MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

En cohabilitation avec AgroParisTech

Deuxième année de Master recherche « Evolution, Patrimoine naturel et Sociétés »
Spécialité « Environnement, développement, territoires et sociétés »
Parcours « Anthropologie, environnement, agricultures »

Année 2010-2011

Usages de l'eau et rapports à l'autre
chez des Roms roumains de Villejuif et de Montreuil

Marie Chaumet

Encadrants :

Marie Roué
Directrice de recherches, UMR 7206 & USM 104, CNRS au Muséum National d'Histoire Naturelle,

Alain Epelboin
Chargé de recherches, UMR 7206 & USM 104, CNRS au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Résumé

Cette étude des usages de l'eau chez des Roms roumains dans deux villes de banlieue parisienne dévoile les frontières invisibles qu'ils maintiennent pour la préservation de leur identité dans des conditions matérielles difficiles. Il importera de comprendre, à travers la description de différents aspects de leur vie (propreté, alimentation, économie), quelle est leur conception de l'environnement et plus particulièrement de la ressource hydrique.

Tout d'abord, le contexte politique et législatif de leur usage de l'eau dans la ville donne un aperçu des décalages entre la Roumanie et la France concernant la conception de l'eau dans l'espace public.

Les usages de l'eau étudiés en seconde partie donneront des éléments pour comprendre les rapports symboliques avec les autres, les « *Gadjé* », et une culture de la distinction et de la séparation par rapport à leur monde omniprésent. L'eau pouvant faire le lien entre les éléments matériels, elle est plutôt considérée comme une menace et reste soumise à de nombreuses règles culturelles ou adaptées aux conditions de vie. La vision symbolique de l'eau par les Roms s'éloigne des critères culturels de la majorité des Français et peut permettre de comprendre les décalages révélés en troisième partie.

Par la suite, l'étude de l'économie des Roms et de sa perception par les intervenants français met en exergue la notion de « *gaspillage* », source d'incompréhension. Pour les personnes intervenant pour l'insertion des Roms, la consommation de l'eau est un problème économique ou écologique alors que pour les Roms le « *gaspillage* » de l'eau et d'autres ressources n'est pas toujours perçu.

Mots-clés : Roms, eau, ville, propreté, pur/impur, femmes, habitat, précarité, gaspillage, Villejuif, Montreuil, France, Roumanie.

Abstract

This study about the uses of water by the Romania's Roma, taking place in two cities of the Paris suburbs, unveils the invisible borders that they maintain to preserve their identity in a difficult material situation. Therefore, through the description of different aspects (cleanliness, feeding habits, economy) of their life, we will try to depict their conception of the environment and more particularly of the water resource.

First of all, the political and legislative context surrounding the Roma's use of water in the city shows the discrepancies between Romania and France concerning the conception of water in the public space.

The uses of water studied in the second part will give elements to analyze the symbolical relationships with the others, the "*Gadje*", and the mark of a culture of distinction and separation from their omnipresent world. As water can link the different material elements together, it is rather considered as a threat and remains submitted to various rules _ cultural rules or rules adapted to the living conditions. The symbolical vision of water by the Roma is distant from the cultural criteria of most French people and can allow to understand some discrepancies revealed in the third part.

Next to that, the study of the Roma economy and its perception by the French persons working for the Roma people's insertion, highlights the notion of "*wasting*", a source of misunderstanding. For the workers, water consumption is an economical or ecological problem whereas for the Roma the "*wasting*" of water and other resources is not always perceived.

Keywords : Roma people, water, city, cleanliness, pure/impure, women, habitat, poverty, wasting, France, Romania.

Table des illustrations

p. de couv. Robinet d'eau et machine à laver récupérée – Avril 2011, Villejuif

p. 14 Carte administrative de Roumanie – localisation des villages d'origine

p. 39 Espaces domestiques sous un auvent et devant une caravane – 14 mars 2011, terrain Pierre de Montreuil

p. 40 Lavage des tapis et des jeans au jet d'eau et au balai-brosse – 11 mars 2011, terrain Pierre de Montreuil

p. 41 Cour devant l'appartement de Titiana. L'entrée se fait par la cuisine à droite – 23 mars 2011, Villejuif

p. 47 Potage aux carottes, pommes de terre et poulet : préparation et cuisson –23 mars 2011, Villejuif

p. 52 Baignoires pour bébé servant à laver le linge ou à stocker des bouquets de jonquilles dans un fond d'eau – 14 mars 2011, terrain Pierre de Montreuil

p. 62 Façade depuis l'arrière-cour du squat de Villejuif – Novembre 2010, Villejuif

p. 66 Schéma des secteurs de réciprocité et secteurs résidentiels de parenté. In : *Âge de pierre, âge d'abondance* de Marshall Sahlins.

p. 68 Schéma des secteurs de réciprocité dans l'économie tsigane. In : *Tsiganes et sédentaires* de Bernard Formoso

Note sur la terminologie

Le nom « *Rom* » peut désigner plusieurs groupes distincts qu'il est possible de confondre. En romani, la langue habituellement parlée par les Roms sous forme de dialectes variés, « *Rom/ni* » (« *Roma* » au pluriel) désigne l'homme ou la femme marié(e) intégré(e) au groupe, s'oppose au nom « *Gadjo/i* » (« *Gadjé* » au pluriel), l'homme ou la femme qui n'est pas rom.

En premier lieu, Rom est le synonyme de Tsigane, terme générique utilisé pour désigner l'ensemble de la population dont le point commun est la maîtrise de la langue romani, même si une partie de cette population l'a aujourd'hui perdue. Mais l'usage générique du terme pour désigner toute la communauté dans les différents pays d'installation est une création récente. Des organisations roms telles que l'Union Romani Internationale ont utilisé ce terme préexistant pour désigner une nation, ce qui leur a servi à militer en faveur des droits des Roms auprès des Nations Unies et de l'Union Européenne (Liégeois, 2007).

D'autre part, Rom est le terme spécifique employé pour se désigner eux-mêmes par les Tsiganes d'Europe de l'Est, sous-groupe culturel équivalent aux Gitans en Europe méridionale ou aux Manouches en Allemagne.

Remerciements

Je souhaite avant tout remercier les personnes rencontrées sur mes lieux d'étude pour leur disponibilité et leur implication. Ma reconnaissante se tourne tout spécialement vers les Roms qui m'ont accueillis dans leur quotidien, en particulier Titiana et sa famille qui m'ont ouvert à leur monde.

Mais mon mémoire n'aurait pas pu se faire sans de nombreuses personnes qui m'ont accordé de leur temps pour des entretiens, c'est-à-dire les élus et membres de l'administration des mairies de Villejuif et de Montreuil ainsi que les bénévoles, dont Dominique Adam, Jeanne Studer et Colette Lepage qui m'ont apporté de riches indications basées sur leur expérience. Je remercie aussi les travailleurs sociaux de l'association Rues et Cités et la Cité Myriam qui m'ont acceptée dans mon double statut d'employée et d'étudiante et qui m'ont apporté des connaissances complémentaires sur le contexte dans lequel vivent les Roms migrants aujourd'hui en France, sans oublier les autres personnes qui m'ont accordé des entretiens ponctuels, notamment les personnels de la mission Rom de Médecins du Monde en Seine-Saint-Denis avec qui j'ai débuté mon enquête.

Je suis tout autant reconnaissante envers Alain Epelboin et Marie Roué qui m'ont encouragée tout au long de ce terrain, et qui m'ont donné de précieux conseils pour que ce travail arrive à son terme, et bien sûr envers ceux, famille et amis, qui ont pris le temps de me relire, sans qui ce mémoire n'aurait pas pu s'améliorer.

Sommaire

Introduction **1**

Méthodologie **5**

Pourquoi étudier les Roms *5*
La piste Médecins du Monde *7*
La rencontre décisive au squat de Villejuif *7*
Une implication régulière à Montreuil *9*
Méthodologie *11*

L'eau dans la vie d'une communauté **13**

1 Accès et droit à l'eau **13**
1.1 L'accès à l'eau en Roumanie et en France **13**
En Roumanie, les lieux d'origine des Roms migrants *13*
En France, l'historique de l'eau à Montreuil *16*
1.2 Une difficile solidarité municipale pour l'eau **19**
L'eau de l'espace municipal : bains-douches et fontaines *19*
Le branchement à l'eau des squats *22*
2 Usages de l'eau et propreté dans l'espace domestique **27**
2.1 Les règles de souillure chez les Roms **27**
Revue de la littérature sur la souillure *27*
L'impur chez les femmes *30*
Les influences du pentecôtisme *31*
La propreté apparente *33*
2.2 L'espace domestique **36**
L'intérieur et l'extérieur, le « propre » et le sale *36*
Maison de la rue Pierre de Montreuil *37*
Terrain de la rue Pierre de Montreuil *38*
Squat de Villejuif *40*
2.3 La « *hiérarchie* » des usages de l'eau **42**
L'eau et la boisson *43*
L'eau de cuisine *46*
L'eau qui lave le corps et les vêtements *49*
L'eau des bains et des piscines *52*
Les propriétés de l'eau sur le corps *53*
L'eau des tâches ménagères et de fin de circuit *54*

3 L’économie rom et la consommation d’eau 57
3.1 L’économie domestique des Roms rencontrés 57
Revue de la littérature sur l’économie rom 57
Moyens de subsistance et revenus 60
La consommation de précarité : récupération et autonomie alimentaire 61
Les aides extérieures 64
Quelques dépenses importantes 63
3.2 Les rapports de don et la surconsommation de l’eau 66
Théorie sur le don et son application à la société rom 66
L’entraide dans la communauté rom 69
La solidarité des « Gadjé » pour l’eau 71
Vers la gestion autonome de l’eau 74
Les raisons du « gaspillage » 76
Points de vues sur le rapport des Roms à l’environnement naturel 79
Conclusion 81
Bibliographie 83
Eau 83
Sciences sociales et économiques 84

Introduction

Au printemps 2010, traversant un pont du canal de l'Ourcq proche du périphérique parisien, une scène éveille mon attention. Une jeune femme puise de l'eau dans le canal pour la verser dans une bassine en plastique remplie de linge. Avec son foulard recouvrant ses cheveux, sa jupe longue évasée et les nombreux enfants qui s'animent à ses côtés, je l'identifie spontanément comme une « *Tsigane* ». Plusieurs articles (Laimé, 2010) évoquent en effet ces quelques dizaines de familles roms qui ont construit des baraques sans confort le long du canal, dans un interstice urbain voué à la « *requalification* **»**. Le vernis fragile de la modernité ne résiste pas à la différence, c'est ce qu'on voit dans cette coexistence entre deux mondes où l'eau ne peut pas avoir la même valeur. Pour les promeneurs du canal, elle est ornementale et considérée avec distance du fait de sa couleur boueuse ; pour les Roms occupant les rives, son utilisation est envisageable.

Selon Jean-Pierre Goubert (2008), historien de l'hygiène, la France a progressivement atteint, durant le XIXe siècle, un « *âge scientifique* » de l'eau dans lequel les peurs et les vertus symboliques associées à cet élément ont disparu au profit d'une standardisation des comportements qui dépend d'une conception uniforme de la qualité de l'eau et d'une réalité matérielle unique de l'eau « *à tous les étages* ». Cependant, Goubert émet une hypothèse sur l'existence de normes sociales qui remettent en question la stricte neutralité scientifique des propriétés attribuées à l'eau dans la société actuelle : « *Il est loisible de se demander aujourd'hui si le culte de l'eau aujourd'hui ne perdure pas sous d'autres formes davantage sociales que religieuses, mais à coup sûr socio-sacrées dans la mesure où elles se centrent sur le corps et sur la nature* » (Goubert, 2006). J'ai souhaité me pencher sur l'eau comme objet social dans un milieu socioculturel particulier afin de disposer d'éléments comparatifs sur ce « *culte de l'eau* » aujourd'hui, alors que cet élément naturel a semble-t-il perdu toute sa dimension sacrée dans les usages du quotidien.

N'y a-t-il pour autant rien à voir ? J'aurais souhaité rencontrer les habitants du canal de l'Ourcq pour mon étude, mais en y retournant après l'été j'ai constaté sans grande surprise que leur campement avait disparu, sans doute conséquence de la circulaire du 5 août 2010 ordonnant l'expulsion de 300 campements illicites, « *en priorité ceux des Roms* ». J'ai choisi de me centrer sur l'eau en tant qu'élément naturel afin d'explorer des aspects variés de la vie domestique. Cet élément fait tellement partie de notre quotidien que nous l'utilisons sans nous en rendre compte. Il est comme invisible, ce qui rend très complexe une analyse des représentations. Dans son essai *L'eau et les rêves*, Bachelard (1941) a lui-même renoncé à faire une analyse rationaliste des représentations de l'eau et s'est limité

aux éléments littéraires de la rêverie, contrairement à ses autres ouvrages consacrés aux éléments fondamentaux que sont le feu, l'air et la terre.

⁂

Les comportements des Roms révèlent un certain nombre de décalages de représentations et de pratiques avec le reste de la société française. A travers les usages de l'eau, nous tenterons de définir les traits d'une culture collective et identitaire et ceux qui résultent de conditions socio-économiques dans lesquelles vivent les Roms. Cette distinction s'inscrit en faux avec une vision courante de la culture rom où condition de précarité et mode de vie sont confondus. Jean-Pierre Liégeois (2009), sociologue spécialiste des Roms et des politiques d'intégration en Europe explique que certains aspects de leur vie peuvent être faussement interprétés : « *Refuge dans un logement insalubre, mise en place de stratégies de survie à travers une économie marginale, volonté d'invisibilité au moment des recensements, de telles réactions ne sont que vernis protecteur sur une culture, vernis qui disparaît quand la situation le permet. Mais le discours fait passer le vernis pour ce qu'il protège, signifiant qu'il n'y a rien derrière, en relation avec l'image décérébrée d'une culture en piteux état telle que présentée dans le discours* ». Leurs usages de l'eau peuvent aussi montrer des images saillantes comme le gaspillage ou le manque d'hygiène. Pour passer outre ces « *vernis* » qui cachent une réalité plus complexe, il sera nécessaire de s'attacher à tous les aspects de la vie sociale _ économie, santé, propreté, alimentation, etc.

Dans ce mémoire, j'étudierai, autour des usages de l'eau, l'organisation économique et sociale de Roms vivant dans la précarité à Montreuil-sous-Bois en Seine-Saint-Denis et à Villejuif dans le Val-de-Marne. Cette étude contextualisée permettra d'apporter des éléments de réponse aux questions suivantes :

- *Dans quelle mesure la précarité des Roms influence-t-elle leurs usages et leur consommation d'eau ?*
- *En quoi ces comportements présentent-ils un décalage avec le reste de la société et les idées communes sur la préservation des ressources naturelles ?*

Présentation du plan :

Première partie

En se focalisant sur l'échelle municipale, principalement la ville de Montreuil, la ressource hydrique sera étudiée du point de vue politique à travers les différences concernant l'accès à l'eau entre la Roumanie et la France. En France, nous aurons un aperçu du traitement du problème des précaires qui n'ont pas accès à l'eau et dépendants des aides de la municipalité et des divers intervenants. Cette partie permettra de mieux comprendre l'influence des conditions de vie des Roms sur leurs comportements.

Seconde partie

Suite à cela j'étudierai, principalement dans un squat de Villejuif, l'importance de l'eau dans le quotidien et la manière dont elle est utilisée dans le domaine domestique. A cette échelle, l'eau comme objet social permet de voir les moyens de distinction mis en œuvre par les Roms et les règles qui régissent le rapport individuel au corps et à sa culture « *propre* ». Ainsi sera mise en valeur l'influence des représentations sur les usages de l'eau.

Troisième partie

Ensuite, en m'intéressant aux moyens de subsistance et aux modes de dépense et d'épargne élaborés par les Roms migrants en France, je pourrai mieux envisager leur décalage de comportement avec les « *Gadjé* ». Nous tenterons alors de voir en quoi les consommations d'eau des Roms peuvent être considérées comme du gaspillage et de comprendre les causalités des consommations d'eau selon leur importance.

Méthodologie

Pourquoi étudier les Roms

Les Roms suscitent le plus souvent chez les « *Nationaux* » des Etats européens un rejet ou une fascination, deux positions qui ont en commun une grande part d'ignorance. Mais comment éviter cela ? Les Roms français, qu'ils soient Manouches ou Gitans, ceux qui vivent souvent depuis plus d'un siècle dans ce pays et ont leurs papiers d'identité, sont restés pour la plupart invisibles, ne se mêlant avec le reste de la société qu'à travers le spectacle ou le rapport marchand, maintenant une distance territoriale _ vivant en caravanes, sur les terrains dont les « *Gadjé* » ne veulent pas _, ou bien fondus dans la population locale et sédentarisés.

En réalité, les diverses populations qui constituent la communauté rom, large de plus de 10 millions d'individus aujourd'hui en Europe (Asséo, 2010), ont en commun une origine indienne. Grâce à l'étude des racines du romani, langue parlée par les Roms sous la forme de nombreux dialectes, les linguistes et les philologues ont en effet découvert à partir du XVIIIe siècle les racines communes du romani et du sanskrit indien, mais aussi des emprunts issus du grec et du persan. A partir de l'Inde, ces populations auraient donc commencé une lente migration vers l'ouest au cours du I^{er} millénaire après J.-C., pour pénétrer en Europe à partir du XIVe siècle. Leur nomadisme historique s'est alors atténué, du moins sous sa forme de grandes migrations, et des cultures régionales ou locales se sont constituées. Pour l'historienne Henriette Asséo (2010), 80% des Roms présents sur le sol européen ne se sont jamais déplacés depuis leur arrivée sur le continent. La Roumanie est un des foyers historiques où les Roms se sont implantés au cours des migrations européennes. Estimée entre 535 000 et 2.5 millions de personnes selon le recensement national de 2002 ou celui de certaines ONG (Olivera, 2010), leur présence est plus importante en Roumanie que dans tous les autres pays européens. Ils constituent la plus grande minorité du pays.

Les migrations de Roms bulgares ou roumains depuis une dizaine d'années ont fait resurgir dans le paysage urbain d'Ile de France les « *bidonvilles* » qui avaient disparu depuis les années 1960, occupés alors majoritairement par des migrants maghrébins. Ce phénomène rend visibles les conditions précaires dans lesquelles vivent les migrants, ce qui a éveillé mon envie de connaître leur rapport à l'environnement et leurs pratiques corporelles. La protection contre la saleté et la préservation de l'intimité doivent sans doute suivre des règles différentes. Les difficultés qui découlent de l'absence d'eau courante ou d'un confort sanitaire limité (douches et toilettes collectifs, absence d'eau chaude ou

d'équipements sanitaires) contraignent en effet à s'adapter avec des pratiques qui pour les familles vivant en logement conventionnel en France sont révolues depuis un demi siècle comme le lavage du linge à la main.

Le rapport à l'environnement des Roms peut sembler destructeur car il reste éloigné des critères habituels de la société « *d'accueil* ». Ceux que j'ai rencontrés paraissaient avoir, par leurs gestes et leurs discours, une faible préoccupation pour l'avenir écologique, le « *durable* ». Leur économie précaire les amène à des situations où les ressources de toute nature _ argent, nourriture, électricité, eau _ peuvent arriver à manquer ou au contraire abonder et être surconsommées au point d'apparaître comme du « *gaspillage* » aux yeux de personnes qui les rencontrent. Sur les terrains qu'elle étudie à Grenoble et Saint-Etienne, Camille Chaix (2008) constate qu'« *il existe un grand décalage de représentations entre les Roms, qui vivent principalement au jour le jour en raison de la précarité de leurs conditions de vie, et beaucoup de militants du réseau, qui sont engagés dans d'autres associations ou mouvements politiques revendiquant un mode de vie ou de consommation alternatif dans une logique de développement durable* ». En fait, les Roms ont un vrai savoir-faire en phase avec certains principes écologistes car ils recyclent beaucoup d'objets et de matières à travers leurs activités de récupération et de revente. Aussi, ils peuvent vivre de manière économe avec très peu de possessions.

Pourquoi donc étudier l'eau chez les Roms ? En changeant d'échelle de lecture, les enjeux majeurs de cette ressource sont plus compréhensibles.

Les améliorations techniques et scientifiques pour le confort et la santé humaines ne sont pas des acquis pour l'ensemble de l'humanité. Selon l'OMS (2010), 884 millions de personnes dans le monde n'ont pas accès au minimum d'eau potable pour leurs besoins quotidiens et plus de 2,6 milliards ne disposent pas d'installations sanitaires de base. Les personnes touchées vivent principalement dans les zones rurales et les villes des pays pauvres, en marge du monde développé. La ressource hydrique est de moins en moins disponible, alors que les besoins ont augmenté exponentiellement avec l'industrialisation et la croissance démographique au cours du XXe siècle. Le mode de consommation actuel, incluant les usages industriels et agricoles qui captent 90% de la ressource totale en eau dans le monde, contre 10% d'usages domestiques, n'est pas durable. L'imbrication des échelles et des acteurs dans les enjeux de l'eau nécessite de plus en plus la mise en place d'une gestion partagée et à large échelle de la ressource en eau dans le monde et une responsabilisation des citoyens.

Par rapport à ce contexte, les Roms sont à la fois victimes d'un accès limité à la ressource et à l'évacuation de l'eau et, nous allons le voir, peu concernés par cet enjeu

environnemental qu'est la protection de la ressource hydrique. L'eau sera donc un angle plus précis pour d'étudier ce rapport à l'environnement dans les usages du quotidien.

La piste Médecins du Monde

Pour commencer la recherche d'un terrain, j'ai contacté l'ONG Médecins du Monde qui organise des visites médicales en camionnette sur les terrains informels en Seine-Saint-Denis. Alors que j'avais depuis début novembre commencé à nouer des liens avec une famille de Villejuif, je continuais à chercher le « *meilleur terrain* » qui serait complémentaire au premier. Je désirais notamment rencontrer des Roms vivant dans les zones plus marginales, en forêt ou sur des friches de bords d'autoroute.

Visitant différents terrains d'intervention de Médecins du Monde, je me suis trouvée face à des personnes vivant dans des situations très précaires et dans l'anxiété des menaces d'expulsion, où en tant que « *Gadjo* » il était difficile de justifier sa présence autrement que par l'aide que l'on peut proposer, une situation dont témoigne l'ethnologue Marc Bordigoni (2001/2002) : « à *l'opposé de L. Piasere [1989] qui écrit que « ses » Rom entendaient l'aider dans sa carrière universitaire, « mes » Rom n'avaient pas ce souci et auraient plutôt eu tendance à attendre une contrepartie sonnante et trébuchante pour toute « collaboration » à un quelconque travail dont je pouvais tirer avantage*. ». Ainsi, quand j'entamais une conversation, on me demandait quelques euros, quand ce n'est pas un emploi ou un logement. Après que j'aie décliné leur demande, leur attitude était vite devenue plus méfiante, voire hostile. J'étais cataloguée comme journaliste voire comme policière. Il était nécessaire de faire un travail de mise en confiance, difficile à mettre en œuvre sans une expérience ethnologique antérieure.

Toujours est-il que je n'ai pas pris ces terrains et suis allée voir des groupes plus « *intégrés* » au tissu social local tout en gardant leur identité rom et roumaine.

La rencontre décisive au squat de Villejuif

Dominique Adam est une enseignante retraitée d'un lycée d'Ivry-sur-Seine. C'est une militante engagée dans la défense des migrants et des enfants de migrants précaires, tout particulièrement des familles roms, domiciliées parfois chez elle. Elle consacre du temps à la défense des sans papiers, à l'alphabétisation des adultes et à l'intégration des enfants de migrants en situation précaire dans les systèmes médicaux et scolaires.

Elle m'a introduite auprès des habitants du squat de Villejuif avec lesquels elle entretient des rapports anciens et intimes. Vingt-cinq à trente personnes occupaient cet immeuble de quatre étages quand j'y suis entrée pour la première fois en novembre 2010. Je

devais prendre et imprimer des photos d'identité pour les démarches administratives de certains habitants, ce qui était une manière d'entrer en relation avec eux par une forme de don. Dominique Adam a choisi de me présenter comme une « *amie* » à Titiana R. (nom d'emprunt, comme tous les Roms que j'évoquerai dans ce mémoire), en partie parce que c'est une relation de confiance _ elles se connaissent depuis plus de 10 ans _ mais aussi parce que, avec son mari, elle était la seule habitante à parler français. Titiana est devenue ma principale informatrice et c'est auprès d'elle que j'ai développé mon sujet. Son âge, 22 ans, proche du mien, et le fait que je sois une femme comme elle a sans doute facilité notre bonne entente.

Cette jeune femme vit avec son mari, sa fille de quelques mois et son fils de 4 ans dans l'appartement du rez-de-chaussée de l'immeuble squatté. Elle reste la plupart de ses journées chez elle à nettoyer et à ranger l'appartement, mais aussi à prendre soin de ses deux enfants, dont son fils qui va rarement à l'école. Son niveau de vie économique est au-dessus des autres familles du squat car son mari est salarié, tout en restant très limité. Elle a reçu une scolarité en France jusqu'à un CAP de coiffure, qu'elle n'a pas pu achever suite à un problème de santé. Cela lui a permis de maîtriser le français parlé et écrit et de pouvoir faire ses démarches administratives sans aide extérieure. A cause de ses compétences, elle occupe un rôle central pour la gestion des problèmes des autres habitants du squat. Elle les aide pour traduire des papiers et faire des appels téléphoniques en français.

Ne possédant pas de langue commune avec eux, je ne pouvais converser avec les habitants du deuxième et du troisième étage. Au contraire, les familles du premier étage et de l'étage qui se trouve en dessous _ en fait des anciens boxes de parking _ pouvaient parler avec moi en espagnol. Cependant, ma relation privilégiée avec Titiana a aussi limité ma possibilité d'approfondir mes relations avec les autres familles car la vie en collectivité entraîne un certain nombre de rivalités, concernant notamment les interlocuteurs français, mais aussi du fait de sa situation centrale dans le squat. Je n'ai donc pas pu confronter éventuellement les points de vue sur les usages et la vie commune.

Patrick Williams (1993) disait au sujet des Manouches « *Avec eux, il n'y a pas de demi-mesure : ou bien l'on est complètement à l'intérieur, ou bien l'on reste irrémédiablement dehors, incapable de rien saisir* ». Pourtant Titiana et son milieu familial proche ne m'ont pas semblé impénétrables dans leurs propos ou leurs actions. Bien au contraire, j'ai été étonnée par leur niveau de confia(de)nce. Des virées au supermarché, au Secours Populaire, chez le médecin ou encore au Centre Evangélique m'ont permis de me sentir acceptée dans l'intimité de la famille de Titiana. Au fur et à mesure de mes visites, il devenait plus facile de poser les questions qui m'intéressaient, le principal obstacle étant le manque de disponibilité de mes hôtes féminines, souvent attelées à leurs tâches quotidiennes. A chacune de mes visites, j'amenais quelque chose, généralement des

friandises à partager, afin de donner de la convivialité à ma présence de plusieurs heures, cela me permettant par ailleurs de « *tester* » en quelque sorte les goûts de mes hôtes.

Contrairement à Montreuil, je n'ai pas étudié ici l'action municipale globale. Je me suis limitée à interroger des personnes impliquées dans le squat : Dominique Adam et l'élue de la mairie qui a mené à bien la démarche pour le branchement au réseau d'eau.

Une implication régulière à Montreuil

Montreuil, surnommée « *capitale des Roms du monde entier* » (cité dans Jaulin, 2000) par l'écrivain tsigane Matéo Maximoff, a accueilli une large population rom depuis les années 1950. Je l'ignorais quand j'ai commencé mon enquête dans la ville, plutôt choisie en raison de la présence d'une municipalité écologiste. Je souhaitais étudier le lien entre les politiques publiques et les rapports des Roms avec l'eau.

Mon enquête à Montreuil n'a pas commencé par les Roms, mais par des entretiens semi-directifs avec des acteurs municipaux, plusieurs élus et quelques membres du personnel administratif de la mairie. Mon projet s'est alors détourné des thèmes pressentis de la pauvreté et de l'exclusion, pour se centrer sur les décalages culturels et techniques entre les Roms d'une part, et les intervenants et les personnels administratifs d'autre part, pour qui l'eau ne représente pas les mêmes enjeux. Je me suis rendue compte qu'il existait d'autres problématiques liées à l'eau chez les Roms : surconsommation, sanitaires inadaptés, sentiment d'un besoin d'éducation, problèmes de cohabitation, etc.

Plusieurs terrains et squats existaient à Montreuil, et je me suis d'abord intéressée à celui dont j'avais le plus entendu parler à travers mes entretiens à la mairie. Montreuil est en effet à l'initiative de la plus grande MOUS (Maîtrise d'œuvre urbaine et sociale) [1] de France. Celle-ci fut créée en 2009 pour l'insertion et le relogement de 350 Roms contraints à l'errance suite à l'incendie de leur squat. La MOUS est elle-même répartie entre quatre sites gérés par différentes associations.

Le terrain de la rue de la Montagne Pierreuse qui accueille environ 180 personnes dans des caravanes, est géré par l'association de gestion locative ALJ 93, dont j'ai interrogé un gestionnaire. Je n'ai pas poursuivi dans ce terrain à cause des contraintes d'accès fixées par le règlement intérieur du site, n'ayant pas la possibilité de circuler librement chez les familles hébergées.

Le terrain de la rue Pierre de Montreuil, qui accueille environ 150 personnes, est également pourvu en caravanes et géré selon les mêmes objectifs, mais par des

[1] Une MOUS est définie comme suit par le site officiel www.vie-publique.fr : « *Il s'agit d'une équipe pluridisciplinaire (action sociale, logement) qui vise à développer l'accès au logement des plus défavorisés. Elle assure l'interface entre les structures ayant à connaître les problèmes des personnes défavorisées face au logement et les offreurs potentiels du logement. Elle est prévue sur une période de 1 à 3 ans.* ».

associations différentes. L'association Rues et Cités, association historique d'insertion sociale et d'action éducative pour la jeunesse à Montreuil et dans les communes environnantes, a une expérience de longue durée auprès des différentes populations roms. Elle s'occupe du volet de l'accompagnement social. La Cité Myriam, association membre des « *Cités* », centres d'hébergement d'urgence du Secours Catholique, est la seconde association en charge de la gestion locative des mêmes habitants. En plus du terrain, ces associations s'occupent de l'insertion des familles, que j'ai rencontrées, vivant dans deux maisons, une dans le Bas et l'autre dans le Haut-Montreuil, les parties centrale et excentrées de la ville.

Afin d'avoir une approche différente de Villejuif, j'ai abordé des familles roms par le biais professionnel en me faisant recruter comme salariée par l'association Rues et Cités de décembre 2010 à juin 2011. J'ai assumé la fonction de conductrice de minibus pour amener les enfants de l'une des maisons jusqu'à leur école. J'ai donc d'abord rencontré les familles de ces enfants, vivant dans une maison partagée. Ce contact régulier m'a renseignée sur des aspects de la vie quotidienne d'autres familles que celle de Titiana. J'ai connu auprès de ces familles de nombreuses situations qui ne transparaissent pas directement dans ce mémoire mais qui m'ont permis d'élargir ma connaissance de leur culture. Plus tard, je suis entrée sur le terrain dont s'occupe Rues et Cités pour rencontrer les habitants, surtout des jeunes femmes. Grâce à mon implication dans l'association, j'ai pu participer à des réunions me montrant « *l'envers du décor* » et connaître le point de vue des employés du site et des travailleurs sociaux.

J'ai enfin rencontré des militantes associatives actives dans différents domaines de la ville de Montreuil, Colette Lepage et Jeanne Studer. Elles ont une connaissance personnelle des Roms de Montreuil, et les ont accompagnés dans les démarches pour le relogement par la mairie. Elles ont donc pu me parler des événements ayant eu lieu autour des différents squats et terrains informels de la ville. Ponctuellement j'ai eu l'occasion de visiter par leur intermédiaire d'autres sites, dont un terrain informel situé sur les Murs à pêches, un ancien territoire d'agriculture maraichère et fruitière servant aujourd'hui de décharge, d'entrepôt ou de jardin associatif, et où se sont historiquement implantés des Manouches depuis quelques dizaines d'années.

Grâce à ce réseau de personnes en contact régulier avec les Roms, j'ai pu avoir un aperçu du rapport des Roms avec la municipalité, les travailleurs sociaux et les militants. Par ailleurs mes visites ponctuelles dans les différents lieux de vie des Roms m'ont permis de compléter mon propos sur les habitants de Villejuif, pour y mettre plus de nuances.

Méthodologie

Au cours de mes visites, le recueil des données fut assez aléatoire. Apprenant progressivement à sortir mon carnet de notes, éventuellement mon appareil photo, je notais opportunément les faits qui se déroulaient devant moi lorsque mon informatrice principale, Titiana, était très occupée et ne pouvait me consacrer du temps. D'autres fois, je posais des questions, préparées ou spontanées par rapport au contexte. Ces deux modes d'acquisition de données se sont révélés également utiles, à la nuance près que le discours renseigne souvent plus sur l'intention du locuteur que sur la réalité présentée. Pour parer à ce défaut, j'ai tenté d'être rigoureuse dans l'analyse de la bibliographie qui donne des informations certes générales mais crédibles, et dans le cas où les informations recueillies n'étaient pas vérifiables dans la bibliographie, d'en préciser les sources. Je n'ignore pas qu'un grand nombre d'informations a pu m'échapper du simple fait que je ne maîtrise ni le romani, ni le roumain. Même si je pouvais parler avec la plupart des Roms rencontrés en français et en espagnol, je ne pouvais pas comprendre les conversations qu'ils avaient entre eux et ne pouvais y participer, à mon grand regret. Il faut surtout souligner que je n'ai pas côtoyé suffisamment de personnes pour pouvoir les considérer comme représentatives des cultures roms. Par ailleurs, mon manque d'expériences antérieures de l'une de ces sociétés ne me permet guère de faire des extrapolations validées en dehors des références à la littérature.

Partant sur mon terrain vierge de toute connaissance sur l'eau chez les Roms, et n'ayant entretenu auparavant que des rapports « *littéraires* » avec cette communauté, ce furent finalement les découvertes et les surprises qui constituent les fondements de ce qui va suivre. L'assemblage et la construction qui en sont le résultat ne cacheront certainement pas les insuffisances, mais je souhaite du moins qu'il soit possible de se laisser porter agréablement au fil de l'eau pour une découverte de l'Autre.

L'eau dans la vie d'une communauté

1 Accès et droit à l'eau

Les conditions d'accès à l'eau étudiées ici permettent de mieux comprendre les usages de cette ressource décrits en seconde partie. Tout d'abord, la description du contraste entre la France et la Roumanie concernant notamment les caractères public et gratuit de l'eau permet de comprendre les éventuels décalages de comportements et de représentations des Roms vis-à-vis de l'eau. L'étude du contexte d'accueil et des difficultés pour faire respecter le droit à l'eau montre par la suite le problème de l'exclusion de fait des Roms et des personnes suivant des modes de vie alternatifs dans l'espace urbain.

1.1 L'accès à l'eau en Roumanie et en France

En Roumanie, les lieux d'origine des Roms migrants

La population rom de Roumanie est plus rurale que la moyenne nationale : selon le recensement de 2002, ils seraient seulement 39% à vivre en ville[2]. Or la campagne roumaine contraste fortement avec la ville par le niveau de développement économique, notamment en ce qui concerne les infrastructures et les services de l'Etat. Ainsi les services d'eau sont considérablement plus faibles à la campagne qu'à la ville. En 2008, selon les statistiques OMS/UNICEF (2010), 54% des campagnes contre 88% des villes disposaient d'un système de stockage ou d'évacuation des eaux usées et seules 26% des campagnes contre 92% des villes étaient reliées à l'eau courante. Même la ville connaît des inégalités internes, notamment dans certaines périphéries urbaines pauvres où les maisons ne sont pas raccordées aux réseaux de distribution de l'eau et d'évacuation des eaux usées. Les Roms vivent parfois dans un quartier séparé des autres Roumains, reconnaissable par la transformation de la route goudronnée en chemin de terre et à l'absence d'eau courante et d'électricité. Il arrive aussi qu'ils coexistent avec les autres Roumains à la campagne.

C'est cette réalité-là qui a été décrite par les Roms rencontrés. Les habitants du terrain de Montreuil proviennent dans leur grande majorité d'un village en périphérie d'Arad, et ceux du squat de Villejuif d'un village de la périphérie de Timisoara (cf. plan), ces deux localités se situant dans l'ouest de la Roumanie, une zone intermédiaire entre la richesse de Bucarest et la pauvreté de l'est et du sud du pays.

[2] Selon le recensement disponible sur le site de l'INSSE : http://www.insse.ro.

Carte administrative de Roumanie

Localisation des villages par un losange rouge

Les pratiques locales pour l'accès et l'évacuation de l'eau sont adaptées à ce faible équipement en infrastructures hydriques. Les familles de Montreuil et de Villejuif s'approvisionnement au puits lorsqu'elles retournent en Roumanie. Il s'agit de puits appartenant à chaque maisonnée et auto-construits, situés dans l'arrière cour domestique selon Titiana, qui me fait la description de leur construction : *« Il suffisait de creuser un trou et de mettre des pierres et du ciment autour pour faire un puits. C'est mon grand-père qui a construit celui qui se trouve aujourd'hui chez mes parents ».* Il existe encore un savoir-faire permettant un accès autonome à l'eau. Ainsi Vladuth, un jeune homme ayant construit sa baraque sur un terrain vague à Montreuil, sait comment faire un forage pour installer une pompe à eau, manuelle ou électrique. En Roumanie, cela n'est pas très coûteux et semble couramment pratiqué. Seule Titiana parle de la présence de l'eau courante dans son village, arrivée récemment : « *Quand je suis née, il y avait seulement l'eau des puits, alors qu'aujourd'hui il y a eu des travaux pour construire des tuyaux amenant l'eau dans le village. Mais c'est différent par rapport à la France parce que l'eau n'arrive pas à l'intérieur du logement mais seulement jusqu'à notre cour, par un robinet ».* Cette évolution qui apporte le confort d'une eau plus facile à capter et de meilleure qualité s'accompagne aussi du passage de l'eau gratuite à l'eau payante. L'évolution est donc limitée par ce dernier facteur, toujours selon Titiana : « *L'eau n'est pas chère du tout. Dans notre famille on peut la payer, mais pas les gens vraiment pauvres. Dans la maison de mes parents, on continuait à utiliser l'eau du puits parce qu'elle était gratuite. Malheureusement mon père a décidé de mettre des poissons pour pouvoir pêcher et depuis l'eau sent mauvais, donc il ne nous reste que l'eau payante* ». L'eau du puits comme celle, payante, du robinet est partagée avec des voisins roms, alors qu'une jeune femme du terrain Pierre de Montreuil dit que les « *Gadjé* » au contraire ont l'eau chez eux et possèdent même parfois une machine à laver.

Selon Barthou (2008), dans les communes rurales, les eaux usées vont rarement aux égouts et beaucoup plus fréquemment « *dans des fosses, parfois de fortune ou tout simplement dans la nature* ». Leur évacuation ne correspond pas non plus aux standards de la France, selon le témoignage de Titiana : « *La loi oblige chaque maison neuve à installer des toilettes avec une chasse d'eau. Mais tout le monde n'a pas d'argent pour s'en faire encore aujourd'hui. Dans notre famille, on n'a pas de logement neuf, alors on creuse un trou dans le jardin, on pose une «* cabane *» dessus, et on la déplace régulièrement. On le fait assez éloigné des maisons pour éviter de sentir les odeurs, mais c'est surtout dur à supporter quand il fait froid en hiver* ». Associée à une augmentation des intrants chimiques dans l'agriculture, cette pollution fécale se traduit par des problèmes écologiques et de santé. Ainsi Barthoux ajoute que « *ces eaux polluées altèrent gravement la qualité de l'environnement et en tout premier lieu de la nappe souterraine.* ». Dans les régions les plus pauvres de la Roumanie, notamment à l'est, la nappe phréatique est souvent contaminée par les nitrates issus des intrants chimiques agricoles ou du fumier, ce qui rend l'eau des puits toxique et provoque de nombreux cas de « *maladie bleue* » (méthémoglobinémie) chez les enfants, parfois fatals[3]. Ces problèmes sanitaires pouvant affecter la santé renvoient à la partie 2.4 où est décrite l'eau de boisson.

Même si les personnes interrogées ont pu vivre ou connaître des conditions sanitaires plus favorables, dans des logements équipés en salle de bain et en machine à laver, leurs conditions de vie en France sans eau courante ne constituent pas un changement radical par rapport à leurs conditions de vie passées en dehors des contraintes tenant à la prospection de l'eau.

Synthèse :

Le contexte de vie dans la campagne en Roumanie contraste avec la France, principalement sur trois points :

- *Installations sanitaires : Les Roms rencontrés n'ont pour leur majeure partie pas reçu l'eau courante dans leur village d'origine, ou comme Titiana, elle a été installée mais n'atteint pas l'intérieur des logements. Ils connaissent donc rarement les équipements standards en France comme la douche, la machine à laver le linge ou les toilettes chimiques.*
- *Autonomie dans l'approvisionnement : Les Roms dépendent souvent d'eux-mêmes, de leur savoir-faire en matière de construction de puits et de pompes à eau. Cette eau est gratuite alors que l'eau acheminée par les infrastructures publiques est payante. Même*

[3] http://www.lesnouvellesderoumanie.eu/Article/empoisonn-s-par-l-eau-de-leurs-puits/1-1-2011/

si son coût est très faible, les familles les plus pauvres ne peuvent le supporter et continuent d'utiliser leur puits.

- *Pollutions de l'eau : L'évacuation des eaux usées est peu développée : les toilettes sont le plus souvent des petites cabanes construites autour d'un trou, dans la cour. A cause de ce réseau peu développé et du manque de protection des puits les eaux de consommation sont parfois polluées par les nitrates, entraînant des problèmes de santé publique parfois graves.*

En France, l'historique de l'eau à Montreuil

Dans le Montreuil agricole, jusqu'au début du XIXe siècle, l'eau était présente en abondance grâce à un sol argileux qui retient l'eau en surface. Les mares très nombreuses servaient à abreuver les animaux et les puits fournissaient aux habitants l'eau de consommation et d'arrosage pour les terres agricoles. Des réseaux d'eau publics ont commencé à être creusés à Montreuil avec la signature d'un contrat entre la mairie et un concessionnaire privé en 1835. Une première transformation du « *paysage hydrique* » s'opère alors, avec le remplacement des puits par les bornes-fontaines et le drainage des mares. Les mares et les puits furent en effet l'objet de mesures de comblement par la préfecture qui les estimait insalubres. Comme dans toute la France de l'époque, l'objectif est davantage de réduire les risques sanitaires que d'améliorer le confort, mais le profit financier des compagnies de l'eau accentue ce mouvement de construction en ville. En 1906, il existait alors à Montreuil cent vingt bouches d'eau, soixante-neuf bornes-fontaines et deux fontaines de source d'eau potable (Shoon, 1991).

Ces installations publiques ont servi jusqu'à la fin de la première moitié du XXe siècle ainsi que le montre Béatrice Jaulin (2000) dans son ouvrage *Roms de Montreuil* : « *La fontaine joue un rôle important dans la vie des Montreuillois et des Roms, jusque dans les années d'après-guerre. Tous, à leur façon, l'évoquent. C'est à la fontaine qu'on vient rincer le linge et la vaisselle, chercher l'eau pour la cuisine. On s'y rencontre, on bavarde, on échange les dernières nouvelles du quartier* ».

En effet, les Roms occupent Montreuil depuis longtemps. Dès 1860, après l'abolition de l'esclavage en Roumanie, un premier groupe de Roms roumains, issus de la communauté *kalderash* (un terme signifiant chaudronnier en romani, cette communauté exerçant traditionnellement des travaux de rétamage), a commencé à migrer à Montreuil. Ils se sont installés sur les vastes territoires du Haut-Montreuil _ partie surélevée auparavant dévolue à l'agriculture, excentrée du centre-ville ouvrier. Là-bas, ils ont trouvé des parcelles agricoles abandonnées où ils ont construit des habitats de fortune aux côtés de Français pauvres, « *Là où il y avait des terrains abandonnés, des bornes-fontaines*... », précise un

Montreuillois cité dans l'ouvrage de Jaulin. A l'époque les fontaines étaient importantes pour les rencontres entre les Roms et les Montreuillois modestes qui n'avaient pas non plus d'eau courante : « *on se rencontrait à la fontaine, pour rincer le linge* » témoigne à Jaulin une ancienne habitante du quartier La Noue qui s'est transformé en cité HLM. En effet, l'urbanisation de Montreuil a conduit au relogement des populations des bidonvilles. Les Roms de Montreuil plutôt réticents à s'installer en immeuble, ont alors pour les plus riches, acheté des pavillons, tandis que d'autres, notamment les Manouches, furent relogés dans des terrains équipés pour caravanes avec électricité et eau courante.

Montreuil n'offre plus les mêmes conditions d'installation qu'auparavant aux nouveaux migrants démunis. L'urbanisation a réduit les vastes parcelles agricoles à de rares terrains vagues qui servent de décharge, obligeant les Roms à se loger principalement dans des squats, et plus rarement sur ces terrains abandonnés. Autrefois, l'eau dans les espaces publics constituait une nécessité pour la plupart des citadins qui n'avaient pas « *l'eau à tous les étages* ». Aujourd'hui elle n'est nécessaire que pour les SDF et les habitants de squats ou bidonvilles, une minorité marginale dont la présence est peu tolérée. Si les bornes-fontaines ont presque toutes disparues, cela signifie implicitement qu'il n'y a plus d'espace pour ces populations. Plus fondamentalement, il s'est produit une lente modification des mentalités autour de l'eau. Alors que le contrôle de l'accès à l'eau était individuel, il appartient désormais aux compétences municipales. Au lieu d'être distribuée gratuitement dans les lieux publics, l'eau est devenue une marchandise avec son installation dans l'espace privé. Elle ne permet plus de sociabilité, notamment pour les femmes qui se rencontraient au point d'eau. Enfin, elle accentue l'inégalité entre les personnes disposant d'un logement légal et les populations marginales. Seul un certain volontarisme de la part des élus locaux peut permettre à ces derniers d'accéder plus facilement à l'eau. Par exemple à Paris des plans de localisation des bornes-fontaines ont été distribués aux SDF qui souffrent parfois de la soif l'été.

Dans l'espace public de Montreuil, les accès à l'eau se sont considérablement raréfiés, mais une métropole moderne peut-elle être privée de cet élément pour son image ? Aujourd'hui où elle est utilisée de l'approvisionnement à l'évacuation dans la sphère privée, l'eau de l'espace public cesse d'être fonctionnelle et n'est plus guère que décorative. L'élue déléguée au développement durable, à l'eau et à la propreté de Montreuil dit qu'il existe bien un projet, qui n'a pas été encore développé, de « *remettre de l'eau dans le paysage* », pour l'« *agrément* » des citadins, dans un but pédagogique écologiste, « *pour faire prendre conscience du cycle de l'eau* » et pour stocker l'eau, ce qui limite le risque des inondations. Lorsque je demande si le projet portera aussi sur l'installation de bornes-fontaines ou de bains-douches, elle répond que pour les populations précaires, la mairie met la priorité sur

les projets d'insertion et de relogement, témoignant que l'habitat précaire ou nomade ne fait plus partie du paysage urbain.

Synthèse :

A Montreuil, village agricole jusqu'au début du XIXe siècle, les habitants étaient desservis par des puits. Jusqu'à la moitié du XXe siècle, ils sont peu à peu remplacés par des bornes-fontaines raccordées au réseau public.

Des Roms roumains, installés à Montreuil à partir de la fin du XIXe siècle, construisirent leurs baraques dans les zones agricoles récemment abandonnées et partagèrent les puits avec les autres habitants pauvres de ces quartiers. Les nouveaux arrivants roms sans moyens vivent davantage dans des squats que dans des terrains, devenus rares. Dans les deux cas, le manque d'accès publics à l'eau potable pose problème.

Triple contraste entre la Roumanie et la France sur l'accès à l'eau :

_ *Accès autonome ► Accès décidé par la municipalité*

_ *Eau gratuite et extérieure ► Eau payante et privée*

_ *Eau dans l'espace public fonctionnelle ► Eau dans l'espace public ornementale*

⁂

A travers l'étude historique de l'eau dans l'espace de la ville, nous avons repéré deux phénomènes complémentaires qui illustrent la conception de l'eau actuelle des pouvoirs publics en France. La fonction de l'eau est plus strictement délimitée, elle peut être soit payante et individuelle pour les usages domestiques, soit gratuite et publique lorsqu'elle donne une valeur ajoutée à la ville par son aspect décoratif ou ludique. Les Roms migrants connaissent au contraire rarement l'eau à domicile avec les conforts de l'eau chaude et de l'électroménager, et ont rarement, du moins dans leur pays d'origine, de l'eau payante, donc nécessitant une restriction de consommation.

Cela implique donc pour les Roms une vigilance sur la qualité de l'eau avec une différenciation des eaux selon les usages et une consommation moins contrôlée. Ce sont du moins des hypothèses que nous étudierons respectivement en partie 2.4 et 3.3.

1.2 Une difficile solidarité municipale pour l'eau

L'eau de l'espace municipal : bains-douches et fontaines

En France, où la gestion de l'eau relève des compétences municipales, la résolution du problème des personnes sans accès à l'eau dépend des décisions de la mairie. Il existe des lois proclamant de grands principes mais elles ne posent pas d'obligations pour protéger les populations les plus fragiles. Parmi elles, la plus importante provient du conseil des Droits de l'Homme de l'ONU qui a reconnu officiellement en septembre 2010 le droit à l'accès à l'eau potable et à l'assainissement selon la formule « *L'eau doit être potable, accessible, disponible, d'un coût abordable et fournie sans discrimination aucune* »**.** La France a également pour la première fois évoqué l'aspect social du droit à l'eau dans l'article 1 de la LEMA (Loi sur l'Eau et les Milieux Aquatiques du 30 décembre 2006) : *« l'usage de l'eau appartient à tous et chaque personne physique, pour son alimentation et son hygiène, a le droit d'accéder à l'eau potable dans des conditions économiquement acceptables par tous* ». Selon Henri Smets (2007), membre de l'Académie de l'eau[4], « *Une municipalité ne devrait plus pouvoir couper l'eau des bornes-fontaines publiques afin de priver d'eau les gens du voyage ou les SDF car il s'agirait en l'occurrence d'un acte délibéré visant à dénier le droit à l'accès à l'eau de l'art. 1 de la LEMA* ». Cependant, il met en cause le caractère peu contraignant de cette loi : « *une municipalité ne peut être tenue de créer un réseau de bornes-fontaines ou de creuser un puits communal car aucun texte ne l'oblige à le faire* ».

Certes en France, les espaces publics des villes et villages comportent toujours des accès à l'eau, mais ce service public gratuit est davantage destiné aux promeneurs qui souhaitent se désaltérer qu'aux squatteurs qui en ont besoin dans de grandes quantités pour faire la cuisine et laver le linge. Les accès sont d'autant plus rares pour les bidonvilles excentrés que pour les squats parfois plus proches des centres urbains. Ainsi le rapport Médecins du Monde (2010) décrit les conditions sanitaires des Roms en bidonvilles :

« *Sur les 75 installations de bidonvilles actuelles ou passées en Seine-Saint-Denis en 2009 et jusqu'au premier trimestre 2010 :*

- une vingtaine disposait de toilettes artisanales (réalisées par les Roms) ou pour quelques unes de toilettes sèches ;

- une douzaine disposaient d'un point d'eau sur place, dans les autres cas le point d'eau (souvent des bornes d'incendie) était situé à 15 minutes en moyenne du lieu de vie ;

- un seul disposait d'un extincteur ;

[4] Créée par le Ministère de l'Environnement en 1993, l'Académie de l'eau est une structure de réflexion et d'aide à la prise de décision sur la politique de l'eau en France.

- une vingtaine bénéficiaient d'un ramassage des ordures par la municipalité ».

Les bornes-fontaines, rares à Montreuil, se trouvent principalement dans les espaces semi-publics comme les stades, les parcs, les cimetières ou encore dans le métro. On peut aussi obtenir de l'eau dans certains locaux, chez les pompiers ou des garagistes. Ces lieux imposent des contraintes du fait qu'ils ne sont pas dans l'espace public : ils ont des horaires d'ouverture limités, l'eau est coupée en hiver à cause du gel, et parfois cela est fait volontairement pour éviter la venue de ces visiteurs qui ne correspondent pas au public attendu. Aussi les « *sources* » sont non seulement rares mais aussi souvent très éloignées du lieu de résidence. Pour les Roms du terrain des Murs à pêches, avant de trouver une voisine solidaire, il était nécessaire de faire deux à cinq allers-retours par jour au cimetière éloigné de quelques 800 mètres. Aussi, les puisages d'eau des espaces semi-privés sont les plus fréquents, mais ils dérangent par leur caractère « *sauvage* » et dépendent de la volonté de leurs propriétaires ou gérants qui décident parfois de couper l'eau suite aux prospections des Roms.

Les accès à l'eau les plus recherchés après les bornes-fontaines sont les bain-douches publics. Très présents au début du siècle dans le cadre d'une politique d'hygiène publique qui avait pour but de réduire les risques d'épidémie, ils ont pour la plupart disparu et ceux qui restent ne servent plus au « *grand public* » mais aux personnes les plus démunies. A Villejuif, Iulia rapporte les difficultés d'accès aux bain-douches, qu'elle préfère à la toilette qu'elle pratique chez elle dans une cuvette : « *Il faut partir très tôt aux bains-douches qui sont loin, dans la ville voisine, faire la queue à 8 ou 9 heures du matin pour être sûre d'avoir une place et surtout de l'eau chaude car souvent il ne reste que de l'eau froide, il faut ensuite faire la queue très longtemps, alors on porte des vêtements bien chauds pour attendre* ». A Montreuil également, pour pouvoir bénéficier d'une douche, il ne reste plus de bain-douche municipal, mais seulement deux douches dans un local d'Emmaüs ou bien la piscine, payante. D'autres solutions peuvent être trouvées par la formation d'une chaîne de solidarité. Par exemple, les enfants du terrain des Murs à pêches ont été inscrits au début de l'année 2011 à l'école. L'absence d'eau courante et de sanitaires ne leur permettant pas d'arriver propres à leur école, une solution a alors été arrangée entre les parents, les bénévoles et la directrice de l'école pour que les enfants puissent venir en avance le matin et prendre une douche sur les lieux.

A Montreuil, plusieurs personnes, dont un élu, m'ont informée d'une action visant à compromettre l'accès à l'eau des Roms au cours de la précédente législature. Sur la place où se situe la mairie se trouve un grand espace piéton au milieu duquel une fontaine avec bassin sert pour l'ornementation. Il y a quelques années, alors qu'un groupe de Roms s'était installé au bord de cette place et s'approvisionnait à la fontaine pour ses besoins quotidiens,

une substance colorée bleue fut introduite dans l'eau de la fontaine. Ne pouvant plus l'utiliser, les familles durent alors chercher leur eau plus loin, mais n'ont pas quitté le lieu. Cet acte, si je n'ai pas pu obtenir de certitude sur son origine, témoigne semble-t-il de la volonté de rendre cette population moins visible, l'image de Roms puisant leur eau à usage domestique au cœur de la ville montre en effet le caractère non maîtrisé de la pauvreté. La distinction entre l'eau potable mise à disposition et l'eau ornementale s'en trouve en tout cas renforcée.

Cette anecdote en rappelle d'autres, initiées par les pouvoirs publics des municipalités. Le rapport Romeurope (2010) dénonce ainsi la privation d'eau comme « *une stratégie des pouvoirs publics pour faire partir les Roms* ». Il note aussi que « *Des interpellations et des agressions systématiques (bidons d'eau percés, gaz lacrymogène diffusé dans les véhicules) de la part des forces de l'ordre ont été rapportées en Seine-Saint-Denis (à la Courneuve et Sains) en 2009 et tout au long du premier trimestre 2010 à l'encontre des personnes qui venaient se ravitailler aux bornes d'incendie* ». Dans ces actions, l'éloignement forcé des Roms de leur point d'eau implique une dégradation de conditions de vie déjà très précaires.

Mais les actions discriminantes visent aussi les Roms à cause des caractères soi-disant culturels qu'on leur attribue, relatifs au vol et à la dégradation de matériel. De la fontaine empoisonnée au plan Vigipirate[5] protégeant les grands réservoirs d'eau en France, la peur de l'étranger malveillant demeure vivace dans nos sociétés. Une élue parle de ces réactions qui « *nous font retourner au Moyen Age* ». Elle fait pour cela explicitement référence à une action du SEDIF (Syndicat des Eaux d'Ile de France), l'organisme qui gère le transport et le stockage de l'eau avant sa distribution aux particuliers par l'entreprise multinationale et privée Véolia. L'anecdote m'est relatée en détails par Richard Zamith, le responsable du projet de la MOUS à la mairie de Montreuil. Le SEDIF mettait à disposition de la mairie un terrain jouxtant trois réservoirs d'eau potable. La mairie eut le projet d'en faire un site temporaire d'accueil pour des familles Roms dans le cadre de la MOUS, avec une convention pour leur installation, et commença à aménager le site. « *le président du SEDIF s'est opposé à cette installation en disant que c'était dangereux, qu'il y avait des risques d'empoisonnement de l'eau* » poursuit Richard Zamith. Les efforts du SEDIF pour faire cesser ce projet furent constants et persistants, et après trois procès contre la mairie de Montreuil, tous perdus. L'accès au terrain fut finalement condamné par un mur en béton armé haut de 3 mètres 50.

[5] « *Circulaire DGS/SD7A n° 2003-524/DE/19-03 du 7 novembre 2003 relative aux mesures à mettre en œuvre en matière de protection des systèmes d'alimentation en eau destinée à la consommation humaine, y compris les eaux conditionnées, dans le cadre de l'application du plan Vigipirate* » (source : http://www.legifrance.gouv.fr/). Il s'agit d'une série de mesures visant principalement à éviter l'empoisonnement des réservoirs collectifs.

Une méfiance entoure souvent la présence des Roms dans la ville chez les riverains comme chez les fonctionnaires de la mairie. Selon un fonctionnaire administratif de Montreuil ils seraient « *attirés par la présence du réservoir* », ce que Richard Zamith réfute : « *je pense que c'est le fait qu'on installe les Roms qui a provoqué une fin de non recevoir du SEDIF*. *Je ne vois absolument pas comment les Roms pourraient polluer quoi que ce soit au niveau de l'eau* » d'autant plus qu'auparavant ce terrain était un « *un terrain vague fréquenté par les jeunes, les gens de passage* ». Enfin, les familles qui devaient s'installer sur les terrains du SEDIF auraient reçu l'eau courante et des installations sanitaires par la mairie, et n'auraient pas eu l'occasion de polluer les réservoirs. Ceci dit, il faut préciser que les administrateurs municipaux ont aussi la mémoire d'expériences négatives avec des Roms ou des Gens du Voyage. Ils ont notamment relaté des problèmes causés par les branchements « *sauvages* » d'électricité aux candélabres et d'eau aux bornes incendies, lors desquels le matériel a pu être dégradé.

Synthèse :

Les personnes touchées par le manque d'accès à l'eau en ville sont les SDF et les squatteurs, dont font souvent partie les Roms, personnes marginalisées que les municipalités sont parfois réticentes à aider. Alors qu'elles détiennent les compétences pour le faire, les mairies n'y sont guère contraintes par les textes de loi.

Les Roms qui habitent dans un campement ou un squat doivent rechercher l'eau courante dans la ville sur l'espace public, semi-public, ou bien dans des locaux professionnels. Il y a rarement de bain-douches, mais parfois la solidarité des personnes en lien avec les Roms leur permet de prendre une douche dans de bonnes conditions.

La prospection de l'eau est une activité coûteuse en temps et fatigante. Parfois, des actions discriminantes sont mises en place pour priver les Roms des accès existants à l'eau.

Le branchement à l'eau des squats

Parfois les Roms font une demande d'ouverture de l'eau dans leur lieu de vie, même si les chances de l'obtenir sont faibles. Deux situations sont à distinguer. Il y a d'abord les coupures d'eau chez les familles ne parvenant pas à régler leurs factures. Pour les ménages les plus précaires, le prix de l'eau, généralement entre 3 et 4 euros le mètre cube en moyenne en France, peut être difficile à supporter. Ainsi après avoir accumulé les mois d'impayés, environ 2000 ménages sont touchés chaque année par des coupures d'eau décidées par l'opérateur (Smets, 2006). Alors que cette pratique est interdite dans de nombreux pays européens, elle reste légale en France, même si les familles avec enfants en bas-âge ou personnes âgées sont théoriquement épargnées. Un dispositif de solidarité pour

l'eau existe bien en France, le Fond d'Aide aux Impayés d'Eau, mais touche très peu de personnes, et demande de remplir certaines conditions.

D'autre part, les SDF, les squatteurs et les habitants de « *bidonvilles* », vivant en habitat informel, ont de grandes difficultés à obtenir un branchement à l'eau. En effet, la loi n'oblige pas à ouvrir l'eau dans un squat même en présence de personnes âgées ou d'enfants. L'accès à l'eau pour les squats familiaux de migrants dépend donc souvent de la bonne volonté des mairies. Or, comme pour les accès publics, l'ouverture des accès privés à l'eau pour les populations marginales est l'objet de réticences. Cela s'explique en partie par le conflit que cela produirait avec le droit de propriété. Pour l'élue chargée de l'eau à Montreuil, la mairie ne peut pas agir à l'insu des propriétaires légitimes, car ce serait comme cautionner le squat, « *Comment voulez-vous qu'en tant que municipalité on soit garants des lois, qu'on demande aux gens de payer leurs loyers si pendant ce temps on dit qu'on va mettre l'eau dans un squat ?* ». Les réticences des municipalités se font sentir dans la longueur des délais et le manque de réactivité des municipalités. Ainsi Dominique Adam a évoqué un délai de sept mois *« à Ivry, dans un squat où il y avait une femme avec huit enfants de 2 à 14 ans, dont six scolarisés et très assidus à l'école ».* Expérimentée dans le soutien des populations migrantes, elle souligne que « *La plupart des mairies n'osent plus aujourd'hui dire qu'elles sont hostiles à l'adduction d'eau, alors qu'elles le disaient ouvertement il y a 4 ou 5 ans. Aujourd'hui, refuser l'eau, c'est mal vu, alors on l'installe un mois avant l'expulsion par la police...* ». Pourtant Montreuil et Villejuif sont dans l'ensemble plus favorables aux Roms que d'autres mairies. Selon Livia Otal, coordinatrice de la mission roms à Médecins du Monde, « *Dans le 93, les municipalités refusent systématiquement l'accès à l'eau. Même quand on propose que les Roms paient, elles refusent* ».

Après ces obstacles juridiques à l'accès à l'eau privé, les mairies évoquent aussi des arguments politiques. L'absence de législation dans ce domaine rend toute initiative risquée. Pour brancher le squat de Villejuif à l'eau courante, une élue à la mairie explique : « *On a géré ce problème de manière informelle mais il n'existe pas de protocole pour l'eau* ». Les élus interrogés parlent de la difficulté d'accepter le branchement à l'eau des squats en raison d'un principe d'équité. En effet, ils veulent éviter de créer un déséquilibre avec les autres populations précaires vivant en habitat légal et qui attendent aussi une aide. Pour une élue de Montreuil *« les gens de Montreuil sont en droit de nous dire qu'on fait des tas de choses en dehors de nos compétences et qu'on ne fait pas le minimum qu'on a à faire* ». Dans la même ligne, une élue de Villejuif explique aussi que la mairie a « *hésité au sujet du squat à cause de l'inégalité de traitement avec les autres personnes dans la précarité et qui n'ont pas d'aide pour l'eau. Entre la prise en charge des SDF et des travailleurs migrants, je crois que Villejuif est assez bien pourvue sur le plan de la solidarité* ».

Cependant cette position, en contradiction avec le principe de solidarité, s'explique aussi par le fait que les Roms vivant en habitat informel ne réussissent pas à s'installer dans les villes les plus aisées, mais dans celles qui accumulent déjà les problèmes sociaux. Pourtant, de l'avis d'un fonctionnaire administratif de Montreuil qui connaît bien les mécanismes de l'aide et qui a travaillé dans plusieurs mairies, les mairies de gauche sont plus à même de fournir l'eau car « *même sans obligation légale, elles ont une obligation morale de faire dans le social* ».

La mairie de Villejuif avait pour cette même raison beaucoup hésité avant de décider le branchement à l'eau du squat qui sera l'objet de notre étude, mais la présence d'enfants en bas-âge les a convaincus que « *nous avions une obligation morale de leur donner l'eau* » : cette décision, qui n'a pas été prise en conseil municipal de crainte d'élever des oppositions, est donc un acte volontaire et non habituel pour les mairies. La solution employée a alors été de prendre un arrêté de réquisition auprès du fournisseur Véolia et de signer un protocole avec les responsables des familles roms et une association qui se porte garante. La mairie de Montreuil a par ailleurs suivi le même protocole pour un certain nombre de squats.

Les Roms sont donc généralement confrontés à de grands problèmes d'accès à l'eau les obligeant à entrer dans des situations de tension avec le voisinage et la ville, allant de la demande d'eau au voisinage jusqu'au prélèvement illégal dans les bornes incendies. Pourtant, cela rentre en contradiction avec la reconnaissance récente du droit à l'eau à l'ONU, ce qui illustre une certaine tendance décrite par Ricardo Petrela (2011), politologue et économiste italien auteur du *Manifeste de l'eau : Pour un contrat mondial :* « *Quoiqu'elle puisse paraître impossible, l'idée que l'Etat et les collectivités locales ne possèdent plus les ressources financières nécessaires pour faire face aux besoins en investissements dans les infrastructures, les biens et les services indispensables pour le droit à la vie de tout être humain et au vivre ensemble, est aujourd'hui partagée par la grande majorité des classes dirigeantes politiques* ».

<u>Synthèse :</u>

Pour avoir une vie quotidienne moins pénible, les Roms souhaitent obtenir un branchement à l'eau sur les lieux où ils habitent, mais cette demande est très difficile à obtenir pour les habitats illégaux pour deux raisons :

- *<u>Juridique :</u> Pour la mairie, il n'existe aucun protocole formel permettant d'ouvrir l'eau à des squats et cette demande entre en conflit avec le droit de propriété. Le plus souvent, c'est la présence d'enfants en bas-âge qui provoque une réponse positive.*

- *<u>Politique :</u> Les personnels des mairies ont aussi la volonté de ne pas produire de situation d'inégalité entre les Roms et d'autres populations précaires.*

⁂

Les conditions d'arrivée en France des Roms migrants, contraignantes du point de vue de l'accès à l'eau, impliquent la mise en place d'une certaine « *débrouille* »[6] pour obtenir de l'eau et pour en faire les usages du quotidien, où l'entraide et l'aide extérieure des Français jouent un rôle important. Cependant, nous allons le voir, les conditions de vie n'expliquent qu'une partie des comportements, qui sont forgés par des représentations collectives sur la propreté et la saleté et sur les propriétés de l'eau.

[6] « … *un compromis, toujours renégocié, entre des contraintes structurelles et macro-sociales et des capacités d'action innovantes sur le monde, c'est-à-dire comme l'ensemble des techniques permettant, dans une situation défavorisée, de tirer le meilleur parti possible de l'environnement physique, social, économique* » selon Bouillon (1997/1999) qui invente le concept pour les populations de squats de Roms à Marseille.

2 Usages de l'eau et propreté dans l'espace domestique

Contrairement à l'espace public dont nous avons fait l'étude, l'espace domestique est un espace auto-organisé par les familles et notamment les femmes, à travers l'aménagement du lieu et les usages qui s'y déroulent. Par les descriptions des usages, nous tenterons d'établir la conception qu'ont les Roms du rôle de l'eau dans la propreté et la pureté et dans d'autres domaines comme la santé.

Nous ferons une explication préalable des règles implicites régissant la propreté et la pureté chez les Roms, très particulières par leur aspect formel et codifié, maintes fois décrites par les ethnologues qui y voient une base du maintien de l'identité et de la sociabilité rom. Après une étude de la distinction de l'espace domestique et de l'espace commun dans trois lieux visités, nous décrirons les usages de l'eau en suivant la chaîne de dégradation de sa propreté et les différentes fonctions attribuées à cet élément.

2.1 Les règles de souillure chez les Roms

Revue de la littérature sur la souillure

Dans son ouvrage fondateur *De la souillure*, Mary Douglas (1971) s'intéresse aux concepts du sale et de l'impur qui expriment les fondements symboliques et les règles concernant le corps humain et le corps social de chaque culture. La souillure provoque le désordre car *« nous concevons la saleté comme une sorte de ramassis d'éléments rejetés par nos systèmes ordonnés »*. En effet, celle-ci est issue d'une rupture entre des frontières qui maintiennent l'ordre social. Suivant la lignée de Douglas qui estime que la société « *moderne* » n'exclut pas des règles dépourvues de tout symbolisme en matière d'hygiène, Alain Epelboin (1998), médecin anthropologue, estime ainsi que « *Contrairement à une idée communément admise, l'hygiène n'est pas un dogme universel et immuable, mais une représentation variable du sale, du propre, du souillé et du pur, liée aux connaissances et idéologies, aux contraintes mésologiques et économiques spécifiques des sociétés étudiées* ». L'ouvrage de George Vigarello (1985), historien de l'hygiène, de la santé et des représentations du corps, montre l'immense évolution des représentations du propre et du sale en Europe, et souligne notamment le rôle de l'eau dans les pratiques de propreté. Par exemple, au XVIe et au XVIIe siècle, l'eau était considérée comme un élément dangereux, passible de s'infiltrer dans le corps et provoquer la maladie, ce pourquoi on a longtemps privilégié la toilette « *sèche* » consistant simplement à se frotter le visage et les mains avec un linge propre.

Les règles de propreté fixent d'abord des frontières intérieures, où « *le corps est un symbole de la société et (…) reproduit à une petite échelle les pouvoirs et les dangers qu'on attribue à la structure sociale* ». Par exemple, la menace provient souvent des orifices et des matières issues de ces orifices. Les frontières extérieures délimitent quant à elles les fonctions des choses et des êtres, par exemple dans les espaces, ainsi que l'illustre Douglas : « *Ces souliers ne sont pas sales en eux-mêmes, mais il est sale de les poser sur la table de la salle à manger* ».

Les ethnologues ont travaillé sur des communautés roms qui présentent des divergences profondes : des Traveller-Gypsies d'Angleterre (Judith Okely, 1983) aux Roms américains (Anne Sutherland, 1975), des Roms vlach hongrois (Michael Stewart, 1997) aux Gabori de Transylvanie (Martin Olivera, 2007). Tous évoquent des règles semblables relatives à la souillure, malgré des variations très nombreuses quant à leur application. Il en est de même pour Isabel Fonseca (1995) et Yan Yoors (1990) qui ont écrit des récits de leurs séjours parmi les Roms en Europe.

Le terme le plus courant utilisé pour désigner l'impur ou le souillé dans les dialectes du romani est « *mahrime* ». Il se différencie du terme « *melalo* » qui signifie sale sans prendre en compte la dimension symbolique de la souillure. Olivera (2007) privilégie d'ailleurs ce deuxième terme « *moins ésotérique* » dans sa thèse. Par ailleurs le terme d'impur pourrait être considéré comme inapproprié en ce sens qu'il fait référence au sacré selon la définition de Douglas, alors que dans le cas des Roms, le *mahrime* est un concept extérieur au système religieux, le maintien de la pureté faisant plutôt partie d'un processus de « civilisation », d'intégration de la communauté rom.

Il existe chez les Roms deux règles de séparation qui par leur rupture provoquent la souillure et l'état de *mahrime*. La première concerne le corps lui-même, différencié entre sa partie supérieure au dessus de la ceinture, qui est une partie pure et sans connotation sexuelle, et sa partie inférieure incluant la partie génitale. La hiérarchie du haut et du bas atteint un degré supplémentaire avec la pureté de la tête et de la bouche. Ainsi pour Olivera (2007), « *L'éthique de propreté romanès consiste […] à ne pas souiller le haut du corps, en particulier la tête et plus encore la bouche (*o muj*), lieu d'entrée (nourriture) et de sortie (parole) du romanès, avec des gestes ou objets ayant été en relation avec la sphère taboue* ». Le corps connait aussi une séparation entre l'intérieur et l'extérieur, maintenue par la surveillance des orifices, et notamment la bouche qui ne doit pas ingérer d'aliments qui s'apparentent à l'extérieur, comme les poils ou la viande des animaux qui se lèchent les poils que sont les chiens et les chats. Selon Fonseca (1995), les Roms considèrent en effet que les « *Gadjé* » sont sales car ils laissent entrer les chats à l'intérieur de leurs domiciles, or ces

animaux se lèchent le pelage et les orifices génitaux, ce qui fait pénétrer l'impureté à l'intérieur de leur corps et fait d'eux des animaux impurs avec lesquels le contact doit être limité.

La seconde règle pour se maintenir hors du *mahrimé* consiste à se distinguer des « *Gadjé* » par la prohibition de rapports sexuels définis comme interdits ou incestueux _ notamment le rapport d'une Romni avec un « *Gadjo* », alors que celui d'un Rom avec une « *Gadji* » n'est pas interdit _ et par le respect des règles de pureté qui maintiennent la distinction culturelle.

Okely a développé l'idée que la séparation entre le haut et le bas du corps féminin reflétait la frontière entre les Gypsies anglais et les Gorgios (équivalent de Gadjé), car c'est par le contrôle de la sexualité que l'ordre social est maintenu, ce qu'exprime Olivera (2007) de la manière suivante : « *Si le bas du corps féminin, plus encore même que celui des hommes, est jugé tabou, c'est-à-dire exclu de l'espace public, c'est bien parce qu'il est le lieu de la reproduction, des menstruations, de l'enfantement* ». Dans un article sur les femmes Gypsies, Okely (1975) a déterminé trois périodes dans la vie de la femme où celle-ci est particulièrement impure et risque de contaminer les autres : après des actes sexuels non respectueux des normes, par exemple lorsque la femme se prostitue pour de la nourriture, celle-ci sera *mahrime* ; les menstruations ; l'accouchement et le post-partum. Durant ces périodes, les règles d'hygiène, mais aussi celles qui concernent d'autres domaines sont modifiées, et certaines actions doivent être évitées. Par exemple lors de la grossesse chez les Gitanes (Olive, 2003), « *d'anciens interdits demeurent (par exemple croiser les jambes, se baigner, se faire photographier), ainsi qu'une forte prescription d'abstinence* ». Le post-partum est une période particulièrement codifiée selon Hasdeu (2006b) : la femme rom en Roumanie doit accoucher à l'extérieur de la maison, dans une tente, puis rester isolée sans se laver ni sortir pendant trois jours, ensuite pendant six semaines elle doit s'abstenir de cuisiner ou de toucher au feu et manger à part.

A noter que la période de deuil est également marquée d'impureté et doit s'accompagner d'un certain nombre d'actes d'abstinences, notamment concernant l'acte de se laver. Ainsi Olive (2003), décrivant les rapports matrimoniaux chez les Gitans, évoque : « *Les longues périodes de deuil qui, parmi d'autres conséquences, prescrivent la suspension des loisirs et la purification morale, le relâchement des soins corporels et l'abstinence sexuelle* ».

Synthèse :

La souillure est une conception propre à chaque société qui se rapporte au rejet de ses marges (Mary Douglas). Il existe des règles spécifiques à la communauté rom relatives à

la souillure, souvent associées au concept de mahrime *(impur), opposé au processus de civilisation et d'intégration de chaque individu au sein de la communauté rom. Les règles définissant ce qui est* mahrime *sont variables selon les communautés roms mais ont quelques points de convergence :*

- *Au niveau corporel la séparation du haut et du bas du corps doit être maintenue, le bas du corps étant considéré comme impur en raison de la présence des parties génitales.*
- *D'autre part, la séparation entre l'intérieur et l'extérieur du corps est considéré comme primordial pour maintenir son état de pureté.*
- *L'interdiction pesant sur certains rapports sexuels permet de maintenir la distinction du groupe et le contrôle de la reproduction.*

L'impur chez les femmes

Les différentes étapes de la vie d'une femme sont globalement marquées d'impureté, comme nous venons de le voir. Cela s'est vérifié lors de mes conversations avec plusieurs femmes roms.

Une jeune fille de Pierre de Montreuil dit que les femmes sont « *sales* » par rapport aux hommes, que c'est difficile pour elles de rester propres, surtout pendant leurs menstruations. Titiana illustre la force de cette perception et confirme l'aspect « *pur* » de l'eau en soi à travers une anecdote sur Ricardo, son enfant de 4 ans. Durant sa grossesse, le père de Titiana insistait pour qu'elle lui donne Moïse comme deuxième prénom, ce qu'elle a refusé jusqu'à son accouchement. Mais le fait qu'elle eut à subir non pas un accouchement conventionnel mais une césarienne lui a fait changer d'avis. Moïse est le prénom qu'il lui faut parce que, me-dit-elle, « *il est né pur, sans passer par la saleté de la femme. En plus, Moïse ça veut dire « tiré » de l'eau car la femme du Pharaon l'a pris dans l'eau du Nil quand il était bébé* ». Luminata de Pierre de Montreuil dit qu'après un accouchement une femme doit moins sortir et ne pas fréquenter d'hommes, et qu'elle ne doit pas se laver trop souvent, au moins pendant une semaine. La femme doit peut-être éviter le contact avec l'eau pour limiter les risques de propagation de la souillure. Cependant Titiana ne partage pas cette opinion. Pour elle, quand une femme accouche, elle doit au contraire se laver davantage, car elle est particulièrement sale, mais cette fois c'est la femme qui se protège de la salissure. Ces deux pratiques sont peut-être inspirées d'une expérience médicale différente car Titiana a accouché en France et, quand je lui demande si sa mère lui a appris à prendre soin de son premier bébé, elle me dit qu'elle a beaucoup plus appris par l'hôpital. Le gestionnaire du terrain de la Montagne Pierreuse me dit que les femmes au début de leur installation accouchaient dans leurs caravanes alors qu'aujourd'hui elles ont l'habitude des gynécologues et de l'hôpital, ce qui explique sans doute des pratiques et des conceptions

variées. Enfin, lors d'une réunion de Rues et Cités, un travailleur social évoque la situation d'une jeune fille de 13 ans qui n'avait pas le droit de sortir de sa caravane, même pour aller aux toilettes pendant une semaine, parce qu'elle venait de se marier.

Synthèse :

La femme est davantage porteuse d'impureté que l'homme. A chaque étape de sa vie comme les menstruations, le mariage, l'accouchement, elle doit suivre certaines règles pour éviter de contaminer les autres. Ces principes se retrouvent encore aujourd'hui chez les femmes Roms qui parlent facilement de leur « honte *».*

Les influences du pentecôtisme

Les Roms roumains sont majoritairement orthodoxes, mais une part croissante (6,34% selon Olivera (2009)) s'est convertie au pentecôtisme, branche de l'évangélisme provenant des Etats-Unis. Cette religion pose au centre de son système de conversion l'acte du baptême par immersion, qui est pratiqué sur des adultes qui sont considérés comme pouvant seuls assumer le choix de croire en Jésus Christ, et la glossolalie, le moment de l'entrée du Saint Esprit dans le corps où les nouveaux convertis, dans une même assemblée, sont supposés pouvoir s'exprimer dans une langue inconnue.

Dans le squat de Villejuif, Titiana et sa famille se rendent à l'église pentecôtiste, mais je n'ai pas pu établir de comparaison avec d'autres lieux car je n'ai pas rencontré d'autre famille qui se déplaçait pour aller à l'église. L'« *église* » est un centre évangélique international, qui propose des cultes en différentes langues pour les populations immigrées. Elle se présente comme un immeuble de plusieurs étages avec de multiples salles pour les activités et les services qu'elle propose et une salle de culte aux vastes dimensions en sous-sol. Un culte pentecôtiste en langue roumaine est pratiqué une à trois fois par semaine.

C'est quand ils s'y rendent que les membres de la famille de Titiana affichent le plus de faste dans leur habillement, le dimanche et occasionnellement le samedi. Ainsi ils préparent la venue à l'église à l'avance : la veille, les adultes comme les enfants font une toilette complète et ils prévoient les habits propres qu'ils vont porter. Les femmes sont habillées en tailleurs souvent brillants et colorés, mettent un foulard et portent généralement des chaussures à talons. Les hommes portent des complets avec des chaussures de sport ou de ville et les enfants sont habillés avec la même élégance que les adultes. Les aînés habillent leurs enfants comme des « *petits adultes* », les garçons portant des costume-cravates et les filles des robes colorées avec des chaussures assorties. Ces habits sont souvent d'aspect neuf et représentent sans doute un investissement récent prestigieux, comme les chaussures de sport pour les hommes qui semblent considérées comme

acceptables pour venir à l'église. Parmi toutes les activités sociales, c'est là où la propreté et l'apparence m'ont paru les plus importantes à respecter. Etre élégant et propre dans cette situation est un signe donné aux autres « *croyants* » que l'on attache de l'importance à Dieu, que l'on est propre extérieurement et moralement. En plus de cette valorisation morale, cette apparence renvoie à une certaine réussite sociale. Si Titiana trouve important de me dire que les Roumains présents à la cérémonie sont souvent très riches et ont des bons métiers, c'est sans doute pour renvoyer au statut des Roms se rendant à l'église, qui ont une meilleure vie économique que les autres comme elle-même.

Il est à noter que le mouvement d'évangélisation qui touche cette communauté a été signalé par différents ethnologues comme modifiant les règles de pureté (Gay y Blasco, 2004) voire comme éliminant le terme de *mahrime* du vocabulaire courant (Slavkova, 2008) : « *le pentecôtisme stigmatise les tabous* [du mahrime] *pour ne pas être conformes aux enseignements de la Bible* » (Kovacs-Bosch, 1995). Le pentecôtisme introduit un certain nombre de changements dans les habitudes de vie des Roms. Une fois converties, les femmes n'ont plus le droit de porter de vêtements serrés ou de décolletés plongeants, de danser, de se maquiller et d'avoir une attitude qui s'apparente à la séduction. Les hommes quant à eux ne doivent plus tromper ou battre leurs femmes, ils doivent accepter de manger avec leurs femmes (Gay y Blasco, 1997). Parmi les autres interdits figurent celui de fumer, de boire de l'alcool, du thé ou du café, de travailler le dimanche et pour les femmes de laver le linge ce jour-là ...

Les changements provoqués sur la conception de l'impur ne manquent pas de toucher aux habitudes de propreté associées au *mahrime*. Pour Kovacs-Bosch (1995), à propos des Tsiganes français, « *On est en présence d'une avancée vers l'adoption de certaines valeurs gadjé que les travailleurs sociaux n'arrivent que très difficilement à inculquer aux Tsiganes parce qu'elles touchent au corps, à l'intimité domestique et à des coutumes ancestrales comme celle de ne pas se laver ni se peigner pendant les neuf premiers jours du deuil et à des croyances spécifiques comme celle qui rend les douches répétées responsables de fausses-couches* ».

Ces critères religieux me paraissent éloignés de la culture rom où les jupes courtes sont certes bannies, mais où les habits moulants et le maquillage sont valorisés. Titiana dit qu'elle avait beaucoup de beaux habits quand elle était adolescente : elle portait toujours des talons hauts, du maquillage, qu'elle « *aimait plaire* » tout en maintenant ses distances avec les garçons. Aujourd'hui elle affirme ne pas posséder beaucoup habits et que c'est la raison pour laquelle elle s'habille « *comme une clocharde* ». Titiana dit souvent qu'elle n'accorde pas d'importance à son habillement et qu'elle ne ressent pas le besoin de plaire, mais pour l'église elle paraît « *femme* » et non jeune fille, et ne joue pas le rôle de la séduction mais du

statut social. Ces modes vestimentaires reflètent le passage, évoqué par Kovacs-Bosch (1995), du catholicisme à l'évangélisme : alors que les tenues portées lors du pèlerinage des Saintes Maries de la Mer [très grand pèlerinage catholique des Roms français] sont « *ostentatoires* », celles portées lors du culte évangélique donnent plutôt une image « *bon chic bon genre* ».

Synthèse :

Le pentecôtisme influence et contribue à changer la vie et les règles de pureté des Roms. L'étape cruciale du baptême initie souvent un changement radical d'attitude chez la personne concernée. Tout d'abord, l'église prend une place très importante dans la vie quotidienne. Une fois converties, les femmes n'ont plus le droit de séduire par leur tenue ou par leur attitude. Les hommes quant à eux ne doivent plus se montrer violents ou infidèles avec leurs femmes. Enfin l'alcool et la cigarette sont interdits aux deux.

La propreté apparente

La propreté peut être distinguée assez nettement de la pureté. Comme nous l'avons vu, les cas de contamination concernent un domaine assez restreint. Au contraire, les occasions de se salir sont très nombreuses. Dans le cas des Roms rencontrés, les représentations du sale et du propre ont été étudiées à travers l'étude des situations où ils font attention ou non à leur apparence de propreté. Pour cela, il faudra distinguer les causalités culturelles et socio-économiques.

Dans des conditions sanitaires difficiles, on fait une toilette complète ou on s'habille en prévision d'activités où il faut se mettre en valeur par l'apparence. Ainsi Pétonnet (1985) dit au sujet des sous-prolétaires vivant en HLM dans les années 1970 que pour eux le nettoyage corporel est « *un devoir social dont l'acquittement demande au corps harassé un effort supplémentaire* », malgré la présence de salles de bains, souvent réduites à un lavabo ou une douche. Pour les populations précaires, le nettoyage corporel complet sert à communiquer une image de soi aux autres davantage que pour répondre à un besoin personnel : « *dans l'acte de se laver […], il y a le refus d'un statut inférieur* ».

Sans être ouvriers d'usines, et sans avoir les mêmes conditions d'habitat, les roms rencontrés pratiquent eux aussi un travail incessant, et le nettoyage corporel pourrait en ce sens être perçu un « *effort* » plutôt que comme un soulagement. Certaines familles ont aussi banalisé la précarité dans leurs habitudes. Par exemple, le manque de connaissance des appareils ménagers _ souvent inconnus en Roumanie _ peut être un handicap dans la gestion de la propreté au quotidien. Une famille rom décrite par Dominique Adam par

exemple a pu bénéficier d'une maison avec une salle de bains et deux lave-linges, mais la mère de famille « *n'arrivait pas à gérer l'ordre des lessives* ». Ainsi, quand Dominique arrive un matin pour amener ses enfants à l'école, ils refusent de venir car ils n'ont pas de chaussettes propres. Elle m'explique que cette même mère de famille nombreuse n'avait pas le temps de faire la lessive pour ses huit enfants parce que son activité majeure était de trouver assez de ressources pour les nourrir au quotidien et constituait une priorité sur toutes les autres. Dominique dit au sujet de la même famille « *j'ai remarqué que dès qu'ils sortent, ils portent des beaux habits à la mode et sans la moindre trace de saleté. Ca contraste avec le soir à 18 heures quand je reviens et que je les trouve avec des habits très abîmés et sales* ». Titiana garde le plus souvent ses habits, même sales, quand elle fait des activités domestiques dans le squat ou quand elle sort pour faire les courses, amener son enfant à l'école, et pour d'autres activités routinières de proximité, par manque de temps ou d'habits propres. Au contraire, lorsqu'elle sort pour des activités inhabituelles ou à distance de son domicile, elle préfère se changer et porter des habits propres. Les hommes qui rentrent du travail, souvent la récupération de métal, avec leurs habits sales se changent pour porter des habits de ville, très souvent des jeans et des chemises.

Ces préoccupations d'urgence n'ont certes rien d'un choix et ont encore moins de base culturelle mais sont bien causées par une situation de pauvreté. Isabel Fonseca (1995) critique d'ailleurs la causalité culturelle d'un supposé manque d'hygiène par le fait que « *la « résistance » tzigane à l'hygiène* [expression employée dans un rapport de 1983 sur les Roms de Roumanie] *peut s'expliquer par le fait que, aujourd'hui comme hier, l'eau courante et les services sanitaires s'étendent rarement jusqu'aux quartiers gitans, même quand ceux-ci se trouvent à l'intérieur des villes* ».

Entre la rue et le lieu de vie, partagé par différentes familles roms, l'apparence vestimentaire n'est pas la même. L'apparence propre est considérée comme fondamentale dans certains cas. Pour leur scolarité, selon les travailleurs sociaux, et pour l'image qu'ils souhaitent donner d'eux-mêmes, les adolescents et les enfants doivent pouvoir venir à l'école sans paraître « *sales* ». Les conditions sanitaires de Pierre de Montreuil sont certes plus confortables que celles des terrains et squats illégaux, mais ne suffisent pas, comme en témoigne le bilan 2009/2010 de la MOUS par Rues et Cités : « *il y a bonne scolarité lorsque les conditions de vie le permettent : douche, vêtements, nourriture, température supportable (hiver), matériel scolaire, sécurité et projection possible dans l'avenir* ». Titiana n'envisage pas d'amener son fils de 4 ans à l'école s'il n'a pas d'habits propres ou si elle n'a pas eu le temps de le laver. Elle invoque le respect des autres plutôt que la dignité dans ce comportement : « *pour qu'il ne dérange les autres enfants à cause de son odeur* ».

Souvent, en prévision d'une visite à l'hôpital ou chez le médecin, ou encore comme cela a déjà été évoqué, à l'église, l'intention de se laver et de porter des habits propres est exprimée ouvertement. Dans une démarche contre-productive, Titiana change ainsi les habits sales de ses enfants pour se rendre chez le médecin avec 45 minutes de retard, ce qui annule de fait son rendez-vous. Au-delà de la dignité, cette image peut être destinée à donner confiance alors que nombre de médecins ou d'hôpitaux sont réticents à recevoir des Roms à cause de leurs droits limités _ certains n'acceptent pas des patients qui n'ont que l'AME (Aide médicale d'Etat) _ ou en raison de leur réputation de ne pas se rendre aux rendez-vous à l'heure.

Chez les Roms rencontrés, il semble que le maintien d'une apparence propre et d'un habillement soigné soit important dans certaines situations avec les « *Gadjé* » et lors de certains événements festifs ou solennels au sein du groupe rom. Au contraire, au quotidien et dans l'espace domestique, la propreté corporelle et des habits ne semble pas prioritaire. Cela demanderait à être vérifié dans des situations d'habitat plus confortables. Il est en tout cas important de distinguer les conditions de vie, souvent contraignantes, des facteurs culturels qui influent sur la gestion de la propreté. Si nous n'avons pas analysé la conception de la salissure mais plutôt les situations où corps et vêtements doivent être lavés, c'est parce que les idées sur le sale sont parfois associées à la partie du corps ou aux usages qui sont attribués à un vêtement. Cette idée sera plus largement développée dans la partie 2.3.

Synthèse :

Dans des conditions de travail ou de vie difficiles, les Roms comme les autres populations précaires (Pétonnet) ont tendance à faire une toilette complète pour des occasions précises par manque de temps ou d'espace sanitaire confortable. Fonseca explique la « mauvaise hygiène *» des Roms roumains par l'absence d'eau courante dans leurs quartiers de résidence. La précarité a donc un impact sur le soin de son apparence et de sa propreté.*

Cependant, certaines situations, souvent associées à un rapport administratif avec les « Gadjé *» où les Roms sont tenus comme égaux au reste de la société, sont l'occasion d'un soin particulier : l'école pour les enfants, les centres médicaux pour les adultes. Pour l'église et les fêtes internes au groupe, l'habillement et la propreté seront aussi mis en valeur.*

⁂

Cette distinction du sale et de l'impur chez les Roms sera très importante par la suite pour comprendre leurs usages de l'eau dans l'espace domestique. L'organisation du lieu de vie révèle la conception de l'ordre social, des frontières du propre et du sale, spécifiques à une culture, c'est pourquoi il est également important de définir et de décrire l'espace domestique en préalable à la description des usages.

2.2 L'espace domestique

L'intérieur et l'extérieur, le « propre » et le sale

Les lieux visités sont tous concernés par la collectivité, et leurs occupants sont en partie contraints de vivre ensemble, même s'ils ont pu choisir de le faire avec des Roms issus d'une même localité ou d'une même famille. Cependant, l'appropriation collective des lieux n'empêche pas une distanciation entre chaque famille et une certaine conception de l'espace occupé par une unité familiale, que j'appelle « *domestique* ».

La propreté d'un intérieur est très importante chez car des visiteurs peuvent arriver à tout moment de la journée et l'image de la saleté fait « *honte* » aux hôtes. Il faut toujours être prêt à recevoir et à avoir une apparence correcte chez soi et sur soi. Comme l'explique Camille Duranteau (1999), infirmière expérimentée dans l'intervention dans des terrains d'accueil des gens du voyage, le nettoyage suit un certain rythme dans la journée, ce qui fait apparaître aux intervenants ponctuels une saleté qui n'est que temporaire.

Isabel Fonseca (1995), dans un récit de voyage à la rencontre de différentes communautés roms en Europe, estime que les Roms « *considèrent les ordures des autres comme particulièrement impures : tout contact entraînerait une contamination symbolique, danger plus grave que les maladies qu'ils pourraient sans doute également contracter* ». Ce qui se trouve dans l'espace extérieur à l'espace domestique peut être perçu comme sale, et donc rejeté par les Roms. Quand je pose la question à Titiana, elle me dit spontanément que *mahrime* désigne « *Les choses qui touchent le sol en dehors de chez moi comme les cuillères ou la nourriture. Je les jette ou je les nettoie* », confirmant ainsi cette vision. Par contre le sol en lino de son salon, indépendamment de son état de propreté apparent reste considéré comme propre puisqu'elle peut redonner à son bébé la cuillère tombée sur le sol. Le sale est aussi associé à l'étranger, au différent. Ce jugement de valeur est sans doute d'autant plus fort là où les frontières sont plus rapprochées. Ainsi, une Gitane espagnole en visite chez des connaissances roumaines de Montreuil dit : « *Ils sont plus sales que nous les Gitans* ».

La propreté du sol semble particulièrement importante dans la hiérarchie des éléments intérieurs. Selon le témoignage d'Avela ayant accueilli un groupe de Roms dans son local associatif, le sol et les tapis du lieu étaient toujours propres alors que les murs et les rideaux furent tâchés et abimés dans de nombreux endroits après le départ du groupe. Les déchets _ aliments, emballages, couches _ sont laissés sur les tables et autres plans de travail et/ou spontanément jetés au sol, puis sont ramassés plusieurs fois par jour au balai. Les tapis qui recouvrent souvent le sol et parfois le mur des appartements, sont un élément important des intérieurs et sont considérés comme plus esthétiques que le linoléum. Ils sont régulièrement lavés avec de l'eau et un produit ménager car ils proviennent tous de la récupération chez les familles en habitat précaire et car ils sont intensivement piétinés sur une surface réduite par rapport au nombre d'habitants.

Si la propreté n'est pas traitée de la même manière entre l'espace domestique, et l'espace partagé, il n'y a guère de distinction au contraire entre l'intérieur et l'extérieur « *physiques* » du domicile. Ainsi il convient d'examiner où se situe ce seuil symbolique dans trois habitats partagés que j'ai pu visiter à de nombreuses reprises.

Synthèse :

Les séparations entre espaces domestiques sont très marquées dans les lieux de vie collectifs. Chez les Roms, les ordures des autres sont considérées comme impures (Isabel Fonseca), et la propreté de son intérieur donne de la respectabilité à une famille. Plus il y a de proximité physique ou culturelle, plus la distinction par la propreté est importante. Dans l'espace domestique, les représentations distinguant l'intérieur de l'extérieur et le propre du sale sont donc souvent reliées.

Maison de la rue Pierre de Montreuil

Cette maison de deux étages, qui était un ancien squat réhabilité par la mairie pour les familles roms actuelles, est pourvue d'une salle de bains et d'une cuisine avec l'eau courante, ainsi que d'un robinet situé dans une cour extérieure entourée d'un mur en béton armé haut de plusieurs mètres. Les quatre « *unités familiales* », incluant les parents et les enfants, qui se partagent la maison sont issues de la même famille élargie, les parents étant frères et sœurs entre eux. Chaque chambre sert d'appartement à une famille, et le hall d'entrée, la cuisine et la salle de bains sont des pièces communes. L'extérieur composé d'une cour partiellement en terre et partiellement en ciment est également un espace commun. L'utilisation de l'habitat est parallèle avec les systèmes de fermeture et d'ouverture des espaces. Ainsi les fenêtres de la salle de bains et de la cuisine sont souvent laissées

ouvertes, même l'hiver, et la porte d'entrée de la maison est constamment laissée ouverte durant la journée. Au contraire, dans les pièces-appartements, si les Roms entrent les uns chez les autres sans frapper, les portes restent souvent fermées ce qui peut indiquer un besoin de préserver l'intimité des espaces privés.

Dans la salle de bains avec eau chaude courante, équipée d'une baignoire, d'un lavabo et de WC, partagée entre trois familles différentes, aucun produit d'usage ne reste présent dans la pièce. Savons, serviettes, brosses à dents, et même papiers toilettes sont conservés dans la pièce familiale. Ceci les différencie de la maison des parents de Titiana, qui vivent avec la famille de leur fille et de leur fils, où la salle de bains est remplie d'objets d'usage courant.

La cuisine est également partagée entre ces trois familles. Bien qu'elle ait une arrivée d'eau dans un évier et les équipements servant à cuisiner, elle sert de salle de stockage. Les familles ont des plaques de cuisson et conservent une partie de leur vaisselle dans leur pièce familiale, c'est là qu'ils font leur cuisine, sans eau courante et sans bouche d'évacuation d'eau : les eaux usées de la cuisine et de la vaisselle sont stockées dans un seau en attendant d'être évacuées dans la cuisine ou la salle de bains.

L'extérieur est dédié aux activités qui prennent de l'espace, c'est-à-dire le nettoyage de voitures et de tapis avec un tuyau d'arrosage extérieur dans l'espace bétonné. Lorsque le temps s'y prête, les jeunes filles peuvent laver leur linge à l'extérieur.

Synthèse :

Dans cette maison de deux étages occupée par quatre familles, l'espace domestique est constitué par les chambres dans lesquelles chaque famille s'est installée. Au contraire, les salles communes que sont la salle de bains et la cuisine, ainsi que le couloir et la cour extérieure, sont utilisées au minimum et les objets d'usage n'y sont pas stockés. La cuisine est pratiquée dans la pièce familiale et la salle de bains où l'eau courante est installée est utilisée mais les objets n'y sont pas stockés.

Terrain de la rue Pierre de Montreuil

Sur le terrain Pierre de Montreuil, les équipements sanitaires sont communs. Il s'agit d'un bloc de type Algeco contenant deux douches et quatre WC, séparés équitablement entre hommes et femmes, et d'un ancien bloc sanitaire où seuls les robinets restent utilisés, qui comprend aussi un espace bétonné au sol avec une évacuation pour l'eau et où les objets peuvent être lavés au jet. Le gardien présent sur place, un Rom ne faisant pas partie

du groupe hébergé, a mis en place un système rotatif quotidien de nettoyage des parties communes par « *caravane* », comprenant le balayage du sol et le nettoyage des sanitaires.

Les habitants du terrain, où vivent 35 familles, sont issus pour la plupart d'un même village mais se considèrent de familles différentes. Ici, le manque d'espace des caravanes servant de domiciles produit, au contraire de la maison, une extension de l'espace domestique vers l'extérieur physique du lieu de vie. L'exigüité des caravanes et la dispersion des familles sur plusieurs d'entre elles entraînent en effet une extériorisation des activités. Pour les familles nombreuses, les caravanes sont alors réunies par deux en face à face ou par trois en arc de cercle pour créer un espace entre elles où s'étendent les activités domestiques et d'intimité. Cet espace est souvent équipé d'un auvent de bâche en plastique ou en toile pour pouvoir s'en servir lorsqu'il pleut, d'un sol en linoléum, de tables et de chaises, de meubles variés pour le stockage, d'électroménager comme le frigo, le four ou les plaques de cuisson. C'est là où on pratique la cuisine et la lessive, et où se déroulent les moments de convivialité. Dans un squat visité par Benarrosh-Orsoni (2007) à Montreuil, les femmes extériorisaient aussi leur espace privé en se servant de la cour comme « *salon de beauté* » après y avoir placé un miroir. L'hiver, il existe un certain repli des activités domestiques comme la cuisine vers l'intérieur.

Espaces domestiques sous un auvent et devant une caravane
14 mars 2011, terrain Pierre de Montreuil

Quelques exceptions sont à noter à cette appropriation de l'espace du fait d'une arrivée d'eau et de sanitaires collectifs. Les familles ramènent chacune leur eau à l'espace domestique extérieur jouxtant leur caravane dans des seaux, bidons ou bouteilles, mais restent sur l'ancien bloc sanitaire pour les activités de nettoyage de tapis ou de jeans. Au contraire, certaines personnes préfèrent aux sanitaires souvent salis et dégradés (serrure défectueuse, trous dans les murs), le lieu de la caravane pour accomplir les actes privés de la toilette complète du corps ou pour faire ses besoins. D'ailleurs, un premier bloc sanitaire a

été mis hors service à cause d'un usage trop intensif lié au grand nombre de personnes sur le terrain.

Au cours d'une réunion des associations gestionnaires du terrain, un projet de cuisine commune est évoqué. Les travailleurs sociaux pensent que cette idée ne va pas fonctionner car les hébergés préfèreront sans doute faire la cuisine dans leur espace domestique. De plus, ajoute un travailleur social, elle va contre le principe d'autonomisation des Roms et ce qui fonctionne bien au contraire c'est ce que les personnes s'approprient. La distribution des usages dans l'espace, précédemment décrite, semble bien indiquer la préférence des Roms pour l'espace privé par rapport à l'espace public.

Lavage des tapis et des jeans au jet d'eau et au balai-brosse
14 mars 2011, Pierre de Montreuil

<u>*Synthèse :*</u>

Dans ce terrain occupé par une trentaine de familles, le manque d'espace domestique à l'intérieur des caravanes produit une extériorisation de cet espace vers l'espace commun du terrain. L'espace entre des caravanes d'une même unité familiale est aménagé avec des objets personnels pour les activités domestiques. Il n'existe pas de cuisine commune, chaque famille a donc un espace privatif pour cuisiner. Le fait d'installer une cuisine collective serait contre-productif pour l'autonomisation des Roms selon les travailleurs sociaux, et cela irait à l'encontre de ce qu'ils souhaitent eux-mêmes. Les sanitaires collectifs sont en effet rapidement dégradés.

Squat de Villejuif

A Villejuif, la distribution des espaces familiaux par appartement, c'est-à-dire au sens classique du terme, pourvus en salle de bain et en cuisine, a facilité la privatisation des espaces. Les appartements sont composés de quatre pièces de taille équivalente, dont l'une sert de cuisine et qui est composée d'un coin salle de bains où l'on accède par une porte et qui, sans eau, ne sert plus que d'espace de stockage et les autres de chambres ou de lieu

de stockage des meubles non utilisés et du linge à laver. Chaque appartement est pourvu d'un WC sans chasse d'eau, à l'exception de celui des habitants des boxes de l'étage inférieur qui se servent de celui de Titiana au rez-de-chaussée. L'absence de salle de bains pousse à accomplir dans la chambre les gestes de l'intimité que sont la toilette corporelle. La chambre sert de pièce de convivialité mais aussi de lieu d'activités intimes comme la toilette et le soin corporels car c'est là que sont entreposés les produits d'hygiène comme les parfums, rasoirs, shampooings, ou couches des bébés, alors que dans les autres pièces, les hommes circulent souvent en habits de travail. C'est là où toute la famille de Titiana se lave le corps car c'est la partie la plus éloignée de la porte d'entrée. Les brosses à dents et dentifrices sont stockés dans la cuisine pour pouvoir se brosser les dents et se rincer la bouche à l'extérieur dans la cour en terre chez Titiana.

Les seuls espaces communs sont le robinet d'arrivée d'eau, installé fin décembre 2010 sur la façade du bâtiment située du côté de l'allée principale, qui part du portail et qui descend en pente vers la cour arrière, et l'escalier qui sert à monter aux trois étages. Les parties communes sont lavées régulièrement, mais sont souvent l'objet de plaintes ou de disputes entre les habitants. Si l'espace est clairement démarqué, le partage et l'entraide sont également différenciés entre le groupe de résidence et le groupe familial. Nous le verrons dans la partie 3.2, il existe une tendance à la privatisation des possessions et une limite dans la coopération et l'entraide entre membres du groupe de résidence.

Synthèse :

La distribution des quatre appartements par unité familiale, chacun comprenant un WC et une cuisine, a incité à une privatisation plus importante des espaces. Il existe cependant une différenciation dans ces appartements de quatre pièces entre la (ou les) chambre(s), où dorment les parents avec leurs enfants, et les autres pièces comprenant la cuisine. Le peu de parties communes existantes – escalier, allée d'entrée – provoque des tensions entre les familles.

Cour devant l'appartement de Titiana. L'entrée se fait par la cuisine à droite
23 mars 2011, Villejuif

⁂

De ces lieux pris comme exemples, on peut conclure que la saleté physique est souvent associée à ce qui se trouve hors du cercle communautaire ou même domestique et implique une réaction de rejet ou de dégoût. Le maintien d'un espace domestique et la différenciation de soi et d'autrui paraît très important dans ces espaces de promiscuité. Les espaces et les outils utilisés pour les activités domestiques, qu'elles concernent la cuisine ou le nettoyage corporel ou du linge, sont appropriés de manière adaptative selon le contexte d'habitat. Dans ce cadre, l'eau est un élément contrôlé et approprié d'autant plus important qu'il est le vecteur des contaminations symboliques.

2.3 La « *hiérarchie* » des usages de l'eau

La distinction entre la salissure et la souillure est fondamentale pour comprendre le rôle de l'eau dans leur diffusion par le lien matériel et symbolique qu'elle établit entre des parties à maintenir séparées. A travers la chaîne des usages de l'eau, de son captage jusqu'à son rejet dans les réseaux d'eau usées, nous aurons ainsi un aperçu des perceptions de cette ressource qui pourra nous aider à comprendre les comportements décrits en troisième partie.

Le récit autobiographique de Yan Yoors (1990) situé au milieu du 20^{e} siècle en Europe parmi un groupe de Roms nomades, nous indique une « *hiérarchie* » des usages attribués à l'eau de l'amont jusqu'à l'aval où l'eau se charge en souillure : « O*n ne doit tirer de l'eau d'un fleuve, d'une rivière ou d'un torrent qu'à des endroits déterminés : en aval, l'eau*

que l'on boit et avec laquelle on fait la cuisine, plus bas l'eau servant aux ablutions, plus bas encore celle qui sert aux chevaux et à la vaisselle, et encore plus bas celle avec laquelle on lave les vêtements des femmes qui sont enceintes ou qui ont leurs règles ».

Malgré le fait que notre étude se déroule dans un contexte urbain, donc très différent, la diversité des sources d'approvisionnement et la nécessité de stocker de l'eau du fait de l'absence d'eau courante au domicile impliquent de nombreuses différenciations semblables à celles décrites ci-dessus. C'est principalement la parole et les actions de Titiana qui m'ont guidée pour faire les descriptions de cette partie.

L'eau et la boisson

L'eau utilisée pour la boisson et la cuisine est sans conteste celle qui doit le plus strictement conserver son état de pureté car le contact avec l'eau se fait par une ingestion et le risque de « *contamination* » y est le plus important. Cependant il est possible d'établir des critères de distinction des eaux chez les Roms en fonction de leur provenance et des catégories sociales concernées.

Pour cuisiner et surtout pour boire, les Roms préfèrent généralement l'eau en bouteille du commerce. C'est le cas des familles vivant sur des terrains informels non équipés où les femmes vont chercher plusieurs packs d'eau au supermarché en remplissant un charriot de courses. La bouteille est majoritairement une eau de source ou minérale générique, car les eaux « *de marque* », vantées pour leur meilleure qualité nutritionnelle, ont un coût plus élevé. Titiana distingue les deux comme étant plus ou moins bonnes pour la santé. Ainsi elle utilise l'eau minérale de marque Evian pour son jeune enfant et en mélange avec le lait en poudre pour son bébé, alors que pour la consommation des adultes elle utilise de l'eau de source générique, parfois pétillante, qu'elle considère comme moins bonne pour la santé et qu'elle évite de donner aux enfants.

Lorsque la source d'eau est éloignée et qu'il faut la transporter dans des bidons plastifiés réutilisables et difficiles à laver, l'eau ne sert pas à la boisson car elle est considérée comme salie. L'eau issue du robinet des espaces extérieurs n'inspire généralement pas confiance. Pour expliquer cela, beaucoup parlent du « *mauvais goût* » ou du « *goût de chlore* » qui fait « *mal au ventre* ». Au contraire, lorsqu'elle est disponible à domicile, l'eau du robinet est privilégiée par certaines familles. Iulia qui boit l'eau du robinet installée au squat de Villejuif, dit qu'elle doit être bonne puisqu'elle n'est pas « *jaune* », donc elle pense qu'elle a été « *filtrée* ». Titiana dit que c'est la présence de sable dans l'eau qui détermine sa qualité. Elle pense que cette eau provoque des maladies car elle dit avoir eu des problèmes de santé à cause de l'eau en Roumanie mais aussi en France. En effet,

lorsqu'elle vivait chez ses parents, Titiana a eu des calculs rénaux, elle dit alors « *Je sais bien que c'est pas la nourriture qui fait ça, c'est l'eau* ». Pour ces raisons, elle continue à boire de l'eau en bouteille en dépit des dépenses engendrées.

D'après ces exemples, les Roms se fient à leurs sens comme le goût, l'odorat, la vision de son aspect, et interprètent ses effets sur le corps pour juger de la potabilité de l'eau et non pas sur les discours des autorités françaises sur l'eau du robinet. Cela n'est guère étonnant si l'on se rappelle, comme nous l'avons vu dans la partie 1.1, que dans les zones rurales de Roumanie, l'eau provient la plupart du temps des puits, potentiellement polluée par le fumier, et l'arrivée très récente de l'eau courante dont la qualité n'est pas connue et peut susciter la méfiance.

Stewart (1992), à propos des Roms vlachs de Hongrie, évoque une autre raison pour expliquer l'abandon progressif des puits, ces derniers ayant été remplis de déchets ou n'étant utilisés que pour nourrir les animaux et nettoyer les maisons. Selon lui, cet abandon est dû au fait que l'eau peut être contaminée facilement par des actes symboliques, par exemple une femme qui vient d'accoucher peut polluer l'eau d'un puits lorsqu'elle s'en approche. Cela renvoie au père de Titiana qui a un jour décidé de mettre des poissons dans le puits familial, détournant ainsi l'usage habituel qui en était fait. Il est difficile ici de juger si cela est issu d'une même représentation de la pollution potentielle des eaux par les femmes et d'un délaissement involontaire du puits.

A côté de l'eau existent de multiples boissons, souvent privilégiées. Selon le discours de Titiana, ce n'est pas le cas en Roumanie où les Roms sont trop pauvres pour boire autre chose que de l'eau. En France au contraire, la boisson de référence du repas et pour se désaltérer est majoritairement le soda sans marque**.** Plusieurs personnes ont affirmé qu'elles buvaient près d'une bouteille de « *coca* » par jour, créant une certaine dépendance comme pour Titiana qui dit : « *Une fois j'ai essayé d'arrêter d'en boire, mais à force d'en voir chez ma famille, je n'ai pas pu résister* ». A côté du soda, le café se retrouve aussi fréquemment sur les tables. Il s'agit d'un café « *à la turque* », c'est-à-dire sans filtration du marc et très sucré. Les jus de fruits traditionnels sont quant à eux très peu bus.

Souvent, dès le plus jeune âge, les enfants sont habitués à boire des sodas et donc au goût du sucré alors que l'eau et le lait sont moins employés. Pour Okely (1975), les femmes Gypsy préfèrent donner le biberon plutôt qu'allaiter leur bébé car elles pourraient être dérangées alors qu'il est d'usage chez les Roms de se visiter de manière impromptue (selon Stewart et Benarrosh-Orsoni). Titiana dit avoir arrêté d'allaiter son bébé très tôt, lorsqu'elle avait un ou deux mois, et ensuite avoir donné du lait en poudre. Certaines mères de Pierre de Montreuil affirment aussi ne pas mettre de lait mais du « *coca* » ou du « *fanta* » dans le biberon de leur bébé après le sevrage parce qu'« *ils n'aiment pas le lait* » plutôt que

par choix, ou invoquent leur éducation, *« parce que nos parents nous ont nourris comme ça* ». Inversement, Titiana n'a commencé à donner du soda à son fils « *que* » à partir de 2 ans car elle pense qu'avant cet âge, cette boisson n'est pas adaptée, mais ce n'est pas le cas de tous les parents.

Le sucre semble particulièrement valorisé pour ses qualités nutritionnelles, notamment pour les enfants, comme en témoigne l'anecdote suivante. Proposant à Titiana des fleurs d'oranger séchées pour remplacer la boisson aromatisée avec ces fleurs qu'elle avait acheté à la pharmacie et qu'elle avait finie, elle décline mon offre en me disant que « C*'est pas la peine si c'est pas sucré, autant mettre du sucre dans de l'eau* ». Avec la valorisation du sucré et de son habituation dès l'âge de nourrisson, l'eau peut sembler insipide et sans attraits. Un jour où Ricardo est malade, Titiana lui donne des petites bouteilles d'eau à boire et me dit : « *il se force à les boire parce qu'il sait que ça aide à guérir, comme un médicament, mais il n'aime pas* ».

Il est difficile de tirer des conclusions sur l'usage de l'alcool car j'ai fait peu d'observations à ce sujet, d'une part car l'alcool est interdit dans le pentecôtisme, mouvement religieux dont fait partie Titiana et de nombreuses personnes de Pierre de Montreuil, et d'autre part parce qu'il ne se boit qu'en certaines occasions de sociabilité internes au groupe rom où il m'a été difficile de me joindre sans la maîtrise du romani et sans avoir atteint un degré suffisant d'amitié avec toutes les personnes. Par exemple le premier de l'an 2011, jour de son anniversaire, Iulia m'a proposé du « *calimocho* », mélange à parts égales de vin rouge et de coca, héritage de son séjour de plusieurs années en Espagne. Ce mélange servait selon elle à « *masquer le mauvais goût du vin avec le coca* ». Chez des Roms de Pierre de Montreuil, c'est un alcool fort, le whisky, qui était partagé entre convives féminins et masculins à l'occasion de la visite de Roms venus de l'étranger. Pour relater les représentations de l'alcool chez les Roms, je me réfèrerai donc plutôt à un article de Stewart (1992) intitulé « *I can't drink beer, I've just drunk water* » à propos d'un groupe de Roms vlachs de Hongrie, qui oppose précisément les fonctions sociales de l'alcool et de l'eau. Le fait d'avoir bu de l'eau est un motif suffisamment convainquant dans ce groupe pour justifier que l'on ne peut pas boire d'alcool : ce mélange donnerait, selon eux, des maux de ventre. Mais pour Stewart, qui a observé d'autres situations, la représentation de l'eau est en cause dans ce comportement car elle « *crée un lien trop fort entre les hommes qui mangent ensemble. Par contraste, la bière et le vin permettent une forme de commensalité dans laquelle la séparation peut être transcendée sans que toutes les frontières ne s'éliminent ensemble. Mélanger la bière et l'eau reviendrait alors à créer la confusion entre deux modes de commensalité, celle du foyer et celle des « frères » et à souffrir des conséquences de tous types de pollution par les frontières* » (traduction personnelle). L'auteur va même

jusqu'à parler de « *savon interne* » à propos de l'alcool pour évoquer sa fonction purificatoire symbolique et physique. Cette fonction semble également s'appliquer à l'enveloppe externe du corps si l'on se réfère à une anecdote issue de la communication personnelle d'Alain Epelboin. Ayant offert, à sa demande, un verre de Cognac à une jeune femme « *rom* » avec laquelle il s'était entretenu, il fut surpris de la voir demander à une compagne de lui en verser sur les mains pour faire une ablution, avant d'en avaler le reste.

L'alcool serait en quelque sorte plus pur que l'eau car il préserve les frontières sociales, étant un élément de convivialité extérieur et de nettoyage corporel pour Stewart, au contraire de l'eau qui appartient au domaine du foyer, manipulé par la femme, dangereux, ce que nous allons voir dans la partie suivante.

Synthèse :

- *Eau : L'eau embouteillée est considérée comme étant de meilleure qualité pour la boisson que l'eau du robinet. En présence d'eau courante, l'eau du robinet est privilégiée pour son faible coût. L'eau du puits, encore d'usage en Roumanie et d'autres pays d'Europe centrale, est évitée (Stewart), mais davantage pour les contaminations symboliques qu'elle peut véhiculer.*
- *Boissons sucrées : Les boissons sucrées, principalement le soda, souvent donné aux bébés et enfants en bas âge, semblent davantage valorisées pour leurs qualités nutritionnelles que le lait. Cependant leur coût est prohibitif en Roumanie.*
- *Alcool : L'alcool est une boisson de sociabilité, de convivialité, qui est valorisé pour sa fonction purificatrice. Stewart l'oppose en ce point à l'eau car celle-ci crée un lien qui fait partie du domaine du foyer et non pas, comme le fait l'alcool des «* frères *».*

L'eau de cuisine

Pour comprendre les usages de l'eau dans l'alimentation, un détour par les goûts et leur rôle dans l'identité des Roms peut être utile.

Le goût pour certains plats et les recettes sont transmis de parents à enfants mais il est difficile de parler de cuisine traditionnelle rom. Les plats sont en effet empruntés aux localités dont ils sont originaires, en l'occurrence la Roumanie. Ces plats sont privilégiés pour les fêtes, comme le *sax thulerdo*, une soupe de choux farcis au riz et au porc. La nourriture quotidienne chez Titiana était le plus souvent une nourriture standardisée qui correspond à une certaine « *mondialisation alimentaire* » dans les plats comme la pizza ou ceux issus du Mac Donald, des traiteurs « *turcs* » ou « *chinois* ». Les ingrédients les plus couramment utilisés sont ceux qui constituent les aliments de base, souvent en provenance de l'aide alimentaire et qui n'ont pas été choisis. Les pommes de terre, les carottes, les

pâtes, le poulet, le porc sont des ingrédients qui reviennent très fréquemment. L'alimentation des Roms a néanmoins certaines spécificités, non pas tant au niveau des recettes qu'au niveau du goût prononcé pour certains aliments ou épices, et cette distinction est très importante du point de vue identitaire. Outre la part importante du sucré, du gras et de la viande, il existe aussi une distinction par les condiments et épices (Olivera, 2007) : « *Leurs plats sont bien les mêmes que ceux de leurs voisins, roumains ou hongrois, mais ils y mettent davantage de condiments : poivre (*piper*), sel (*lon*), vinaigre (*sut*),* paprika *et « mélange d'épices » (*vegeta*)* ».

Potage aux carottes, pommes de terre et poulet : préparation et cuisson
mars 2011, Villejuif

L'eau n'est pas très utilisée pour la cuisson des aliments, l'élément privilégié étant l'huile. Les potages et les fritures à la poêle sont les deux modes de cuisson que j'ai le plus observés. L'eau est utilisée pour la cuisson des potages, mais avec un ajout substantiel de matières grasses, graisses animales et huiles végétales. Michael Stewart (1992) remarque ce même évitement, manifeste, de l'eau dans la cuisine : « *le plat gypsy typique, une sorte de ragoût de viande, est cuisiné dans du gras, on pourrait presque dire bouillie dans du gras, et les femmes ont insisté sur le fait que l'eau n'était pas un élément approprié* » (traduction personnelle). Chez Titiana, les repas sont partagés entre les hommes et les femmes, malgré la préparation régulière de potages, mais il s'agit uniquement d'hommes appartenant au cercle familial, par exemple, le mari, le père et le cousin de Titiana. Comme le sucre, le gras est utilisé en abondance au quotidien par les Roms, et il est difficile de se détacher de cette habitude malgré les problèmes d'esthétique pour jeunes femmes qui souhaiteraient se débarrasser de leur surpoids, ou bien de santé comme témoigne Dominique Adam : « *J'ai offert une poêle antiadhésive à un homme diabétique en surpoids pour qu'il cuisine sans huile. En vain ! Il continuait à en vider une demi-bouteille pour faire cuire son bifteck* ».

A travers ses usages en cuisine, on constate que l'eau est aussi évitée du fait de sa capacité à lier les choses entre elles, les aliments d'une part et les commensaux d'autre part, autant les convives que les femmes qui préparent le repas. Dans certains groupes roms, les

femmes ne doivent pas se mettre à table en compagnie des hommes mais manger debout et à l'écart. Lors des grands repas, dit toujours Stewart (1992), « *J'étais souvent frappé par la manière dont quelques hommes prenaient poliment une aile de poulet ou une carotte retirée du plat de soupe sans toucher à la soupe elle-même* » (traduction personnelle) alors que d'autres hommes ne se servaient même pas. Ainsi, l'alimentation est marquée de contraintes informelles liées à la pollution potentielle des femmes.

L'eau consommée peut souiller, mais paradoxalement, elle est fréquemment utilisée avant la cuisson, pour « *laver* » les ingrédients selon Titiana. Elle ne sert pas simplement à rincer mais est souvent utilisée pour tremper pendant plusieurs heures les aliments avant leur cuisson, parfois avec renouvellement de l'eau. Titiana y met par exemple les pommes de terre et les carottes épluchées, mais aussi la viande comme les ailes de poulet. Etonnamment, ce nettoyage touche rarement les fruits consommés tels quels sans épluchage ni rinçage. Titiana dit par ailleurs ne pas supporter la présence de « *poils* » sur un poulet _ de mon point de vue quasi-invisibles _, et pour s'en débarrasser, passe la peau sur les flammes. Le débarrassage des épluchures et des poils, additionné au trempage qui s'ensuit, correspond bien à la lecture des représentations des Roms comme fuyant l'ingestion des enveloppes externes, suivant la séparation entre l'intérieur et l'extérieur. Dans ce cas de figure, l'eau peut donc jouer un rôle de nettoyage car elle sépare plus qu'elle ne réunit les éléments à garder distincts.

La vaisselle est nettoyée non pas dans l'évier ou dans une bassine qui pourrait servir également à la lessive mais dans une marmite, car cela réunirait les usages de la cuisine et de la vaisselle. Au contraire, les récipients utilisés pour la lessive et le nettoyage du bain que sont les bassines ne peuvent pas être mêlées à la cuisine et la vaisselle. Titiana se dit d'ailleurs choquée par l'usage des éponges par les Français car elle considère qu'ils mélangent ce qui touche la nourriture et ce qui touche les autres surfaces de la maison.

Pour conclure ces deux paragraphes sur l'eau ingérée, l'eau ne semble pas valorisée en tant qu'aliment insipide et moins nutritif que le gras et le sucre, elle est au contraire évitée pour ses dangers potentiels de contamination. Son rôle pour la santé est reconnu, mais cela exclut tout plaisir et en général les principes alimentaires, même lorsqu'ils sont connus, ne sont pas appliqués.

Synthèse :

La « cuisine rom *» ressemble beaucoup à la cuisine roumaine, mais les Roms ont un goût plus important pour les épices et les condiments.*

Le mode de cuisson privilégié pour les potages ou les poêlées est l'huile, préféré à l'eau. Selon Stewart, cet évitement est dû aux mêmes raisons que l'évitement de l'eau du puits : du fait de la capacité de contamination symbolique de l'eau par la femme. L'eau sert par contre à nettoyer les ingrédients avant la cuisson, on lui attribue bien, dans certains cas, la propriété de nettoyage.

Les récipients servant à la cuisine et à la vaisselle sont strictement séparés de ceux servant au nettoyage du corps.

L'eau qui lave le corps et les vêtements

En ce qui concerne le nettoyage corporel et du linge, la distinction de l'origine de l'eau a moins d'importance que celle de ses usages pour déterminer sa propreté. Ici, les eaux ne se partagent pas et ne s'utilisent pas dans les mêmes récipients en fonction des personnes et des parties du corps concernés, selon des règles implicites qui se retrouvent chez la plupart des personnes interrogées. La pollution par les femmes et les choses en rapport avec la sexualité est particulièrement importante dans la compréhension des règles de séparation, mais elle coexiste avec des contraintes matérielles.

Dans le squat de Villejuif, la toilette quotidienne, partielle, est très importante. Les adultes comme les enfants, se lavent le visage et les mains tous les jours ou plusieurs fois par jour, et les hommes se rasent en utilisant la même bassine plastifiée avec un savon solide ou liquide. Elle est pratiquée le matin au réveil, parfois aussi à l'occasion de la fin d'un travail ou au retour d'une sortie. C'est aussi le cas des enfants de Pierre de Montreuil ou encore de la famille d'Ivry, qui ont des douches collectives mais ne les utilisent pas quotidiennement.

La bouche est considérée comme un point d'entrée dangereux vers l'intérieur du corps, et doit absorber de la nourriture non polluée, comme nous l'avons vu dans la partie précédente. Le visage est aussi une partie où se manifestent les relations de proximité et d'amour entre parents et enfants : le baiser parental se fait bien souvent sur la bouche comme le baiser fraternel entre enfants. Par ailleurs, plusieurs mères donnaient à manger à leurs enfants, d'un âge assez avancé pour pouvoir se nourrir seuls, en prenant une pincée de nourriture dans leur main et en leur « *fourrant* » directement dans la bouche. L'ingestion des aliments par les mains sans couverts existe aussi chez les adultes en ce qui concerne les frites, les ailes de poulet ou les crudités. Les mains sont par ailleurs souvent lavées à la fin d'une activité par les hommes comme par les femmes, ce qui explique que les mains soient considérées comme suffisamment propres pour toucher la bouche. Les jeunes enfants particulièrement, quand ils vivent dans des lieux collectifs aux installations sanitaires

limitées, ont souvent le visage « *barbouillé* », et les parents ne le nettoient pas systématiquement. Appartenant au domaine du visible et du fonctionnel_ travailler, manger, communiquer_ ces parties du corps que sont le visage et les mains peuvent être sales sans être impures. Ainsi, je tomberai d'accord avec ce que dit Olivera (2007) : la propreté « *ne coïncide […] pas avec notre conception de l'hygiène, selon laquelle ce qui est nettoyé est propre. Aux yeux des Řoma, la propreté est une qualité liée à l'usage, avant d'être un état propre à l'objet* ».

Du côté des usages de l'eau où il n'y a pas de risques de souillure, nous pouvons évoquer ensuite ceux qui concernent les enfants et les parties « *pures* » du corps humain. Les enfants qui n'ont pas atteint la puberté peuvent se laver le corps dans un bain sans que cela suscite le dégoût. Ils ne sont pas soumis aux règles de séparation du haut et du bas du corps et ne sont pas porteurs de souillure. Titiana utilise une baignoire en plastique spécifique pour le bain de ses deux enfants, mais aussi pour le haut du corps des parents, qui n'est pas considéré comme impur. Les frères et sœurs partagent la même bassine et peuvent se baigner dans la même eau, l'un après l'autre. Au contraire, l'eau des adultes et des enfants doit rester distincte : Titiana considère que l'on ne peut pas laver les bébés avec de l'eau qui a déjà servi pour laver les adultes : « *Ils sont trop fragiles* », dit-elle. Par ailleurs, leurs habits, lavés dans la même baignoire pour bébés que celle utilisée pour la toilette et les habits des adultes, restent lavés séparément de ceux des adultes.

La seconde hiérarchie dans la propreté se fait entre le haut et le bas du corps et entre l'homme et la femme. Les adultes procèdent à leur toilette en se tenant dans une bassine et en s'aspergeant d'eau. Ils se lavent distinctement les deux parties : le bas du corps, le plus « *impur* » car il comporte les orifices urinaire, génital et anal, est lavé une fois tous les deux jours, alors que le haut du corps l'est plutôt une fois par semaine. Les hommes et les femmes ne partagent habituellement pas les eaux du bain et de la lessive, mais Titiana le fait parce qu'elle ne vit qu'avec son mari. Ainsi la « *baignoire pour bébé* » dont elle se sert pour se laver le bas du corps est également utilisée par son mari et pour laver leur linge dans la même eau. Dans son cas, la souillure de la femme n'atteint pas son mari, mais la littérature nous montre de nombreuses références évoquant des règles bien plus strictes. Ainsi Miller (1975) parle d'une séparation entre les ustensiles (bassine, serviette, savon, habits, éponges) du haut et du bas du corps mais aussi de ceux utilisés par le mari et sa femme.

Ces règles de pureté s'élargissent à tout ce qui a un rapport avec le bas du corps, considéré comme *mahrime*. Olivera (2007) à propos des Roms gabori de Transylvanie, a sur ce sujet décrit des règles très précises que je n'ai pas pu toutes observer : « *c'est ainsi qu'une bassine ayant servi à se laver les pieds ne pourra jamais être utilisée pour apporter*

*de l'eau destinée à se laver les mains ou le visage (même après avoir été récurée ou, même, désinfectée), que l'on ne pose pas sur une table une paire de chaussures neuves (même « propres »), que l'on ne ramasse pas une cigarette ou la nourriture tombée à terre, que l'on prend des douches et jamais des bains, que les ustensiles de cuisine, et notamment les casseroles (*piri*), ne sont pas posés sur un tabouret trop bas, devant lequel seraient amenées à passer les jupes féminines, que l'on ne pose pas un verre ou une bouteille par terre, que l'on ne caresse pas un chien ou un chat de peur d'ingurgiter ses poils (l'animal mange et vit par terre), etc.* ».

En ce qui concerne le linge, Titiana partage la baignoire pour bébé de son propre linge avec d'autres familles du squat qui font partie de son réseau familial, mais ne conçoit pas l'idée de faire des lessives dans la même eau qu'eux. Ces contraintes répondent donc à l'interrogation posée par plusieurs travailleurs sociaux qui ne comprenaient pas l'absence de lave-linge sur le terrain de Pierre de Montreuil alors que certaines familles ont les moyens financiers de s'en procurer : « *Du fait de la séparation des habits requise par les prescriptions mentionnées, une machine à laver est un appareil inutile, même pour les femmes dont le statut économique permet une telle acquisition technologique* » (Hasdeu, 2006a).

La lessive est une action typiquement féminine, contrairement à la cuisine : j'ai pu observer chez de nombreuses familles que les hommes préparaient des repas pour toute la famille. Les filles commencent parfois très jeunes à maîtriser les gestes de la lessive. Titiana savait laver le linge en Roumanie alors qu'elle était encore enfant, et j'ai vu une fille de 5 ans et une autre de 14 ans utiliser une petite bassine large de 30 centimètres pour laver deux ou trois habits. Cette action s'accompagne peut-être de pollutions potentielles de la part de la femme, mais je n'ai pas pu en remarquer ni dans mes observations ni dans mes lectures.

Synthèse :

Il existe un code de nettoyage assez strict selon les personnes et les parties du corps impliquées, qui maintiennent certains éléments séparés.

- *La toilette quotidienne concerne souvent le visage et les mains, au réveil ou au retour d'un travail. Elles sont nettoyées pour répondre à des besoins de propreté plus que de pureté, mais ne doivent pas être mises en relation avec les parties impures du corps par l'eau ou le récipient. Une même bassine est consacrée à cet usage.*
- *La toilette complète des enfants pré-pubères et la toilette de la partie supérieure, pure, du corps des adultes est pratiquée environ une fois par semaine pour les adultes et les enfants. La même bassine mais pas la même eau est utilisée pour laver le haut du corps des adultes et les enfants. Ces principes de séparation touchent également les habits.*

- *Le bas du corps, la partie la plus « impure », est lavé une fois tous les deux jours. Le récipient et l'eau, voire les savons et les serviettes, doivent être séparés entre l'homme et la femme, à l'exception parfois des couples mariés.*

Baignoires pour bébé servant à laver le linge ou à stocker des bouquets de jonquilles dans un fond d'eau
14 mars 2011, terrain Pierre de Montreuil

L'eau des bains et des piscines

Pour faire leur toilette, tous les Roms interrogés utilisent une eau qui coule, comme dans une douche ou avec un gant de toilette, et même lorsqu'ils vivent avec une salle de bains équipée, privilégient largement la douche au bain pour maintenir le haut et le bas du corps séparés. L'eau stagnante des bassines et des baignoires suscite en effet un certain dégout chez toutes les personnes interrogées, ce qui est sans doute autant causé par la représentation qu'elles ont de la salissure que de la souillure symbolique. Titiana dit qu'elle n'aime pas prendre des bains, et quand elle le fait, elle évite surtout de mettre sa tête dans l'eau.

Pour la toilette privée, il est facile de se prémunir des dangers de contamination, mais pour les eaux de baignade partagées, cela se passe différemment. L'eau de baignade est révélatrice de la peur des autres. Titiana peut se baigner en présence de « *Gadjé* », mais avec les hommes roms elle aurait « *honte* », ce qui correspond à la réalité de toutes les filles qui ont passé l'âge de la puberté. Dès l'âge de 13 ans, les filles de Pierre de Montreuil refusent ainsi de se joindre au groupe de jeunes accompagnés à la piscine par une éducatrice. Titiana m'explique qu'en Roumanie, il y a parfois des sorties de groupe vers les lacs ou les rivières, mais les femmes gardent des habits sur elles pour ajouter une couche de séparation entre leur corps et la vue des hommes.

L'éducatrice accompagnant les enfants à la piscine me dit aussi que les premières fois que les enfants sont venus à la piscine, ils ne voulaient pas se baigner dans la même eau que les « *Noirs* » parce qu'ils les pensent « *sales* ». Une autre fois c'est un groupe de

personnes handicapées arrivant pour suivre une séance de piscine qui fait sortir de l'eau les garçons adolescents du bassin, ils disent alors qu'ils ont peur d'attraper leurs « *maladies* ». Dans ces catégories, certes enfantines, transparaît une confusion entre la peur de la différence, de la saleté et de la maladie.

Parfois, la contagion ne passe pas par l'eau mais par le simple contact avec le lieu fréquenté pour effectuer les gestes intimes du corps. Selon l'anecdote récente racontée par une travailleuse sociale de Pierre de Montreuil, il y avait sur le terrain un homme atteint du cancer. Certaines personnes du terrain ont alors, durant sa maladie, évité l'usage des toilettes et de la douche qu'il fréquentait, de peur d'être contaminées.

Synthèse :

Du fait du principe de séparation du bas et du haut du corps, prendre un bain est très rare chez les Roms, alors que la douche est très appréciée. La baignade en piscine ou en rivière est par contre possible et ne fait pas craindre le contact du haut et du bas du corps, mais éveille la peur du contact avec l'« Autre *». Tout d'abord, l'intimité des filles pubères et des femmes est mise à l'épreuve. Ensuite, les enfants peuvent refuser de se baigner à la piscine à cause de leur crainte d'attraper la «* maladie *» des handicapés ou de toucher la «* saleté *» des «* Noirs *».*

Les propriétés de l'eau sur le corps

Le rapport du corps à l'eau ne dépend pas uniquement des règles de pureté, mais parfois de règles de santé dénuées de notion de souillure.

Titiana, comme sa mère, pense que le fait de laver trop souvent les enfants les fragilise et facilite la venue des maladies. Elle évite donc de le faire plus d'une fois par semaine. Par contre, elle nettoie quotidiennement son bébé Rebeca lors du changement de couches, ou son visage et ses mains, en utilisant des lingettes humides. Ce n'est donc pas le fait de se laver mais le contact avec l'eau qui est dangereux pour la santé des enfants

Mais le froid est un autre facteur de fragilisation du corps. Titiana ne donne pas de boisson sortie du frigo à Ricardo. La température de l'eau du bain de son bébé est contrôlée par Titiana. Cependant, cette propriété n'est pas appliquée qu'à l'eau : l'air froid facilite tout autant la transmission de maladies que l'eau froide. Ainsi a-t-elle décidé de ne plus amener Ricardo à l'école pendant l'hiver parce que « *dès qu'il va dehors il tombe malade* ». Par ailleurs les fenêtres des pièces à vivre restent fermées tout l'hiver et dans les maisons comme dans les caravanes, la température ambiante peut atteindre 25-30° pendant l'hiver…

Au contraire, selon une jeune femme de Pierre de Montreuil, l'eau chaude fait couler le sang en abondance pour les femmes qui ont leurs règles, ce qui les contraint à pratiquer leur toilette intime à l'eau froide pendant cette période.

La mère de Titiana donne une autre vision intéressante, cette fois bénéfique de l'eau : « *Elle détend les os. Mon fils Tica, quand il est allé à la piscine, il a commencé à grandir beaucoup* ». Cette vision est-elle associée à la sensation d'apesanteur qui existe lors de la baignade ou est-elle partagée entre plusieurs familles roms ? Je n'ai pas pu approfondir là-dessus, n'ayant entendu qu'un seul témoignage à ce sujet.

Synthèse :

D'autres représentations que celles de la souillure permettent de comprendre les usages de l'eau. Parmi celles-ci : la température de l'eau et de l'air et ses effets variés sur le corps, le rôle de l'humidité dans la maladie et la propreté, l'effet de la pesanteur dans l'eau sur le corps. Il n'est pas possible de généraliser à cause d'un nombre insuffisant de témoignages à ce sujet.

L'eau des tâches ménagères et de fin de circuit

L'eau est utilisée aussi fréquemment que possible pour nettoyer à la serpillère les sols à la fois intérieurs et extérieurs, par exemple la cour en béton de Titiana et les surfaces recouvertes de linoléum devant les caravanes sur le terrain de Pierre de Montreuil.

Les produits ne sont pas forcément utilisés en suivant la fonction attribuée par le producteur industriel. Titiana se sert de produit à laver les vitres pour nettoyer les surfaces planes de la cuisine et les tables. Pour laver les textiles, Titiana utilise de la lessive en poudre mais plusieurs femmes du terrain préfèrent le liquide vaisselle qu'elles consomment abondamment, cinq ou six bouteilles par semaine estime l'une d'entre elles. Pour passer la serpillère, beaucoup se servent du liquide pour le linge ou la vaisselle « *parce que ça sent bon* » ou de l'eau de javel « *pour tuer tous les microbes* ».

L'usage intensif des produits ménagers tend à démontrer que le rôle de l'eau dans la propreté en général est subordonné à ceux-ci. Mais l'eau est également importante par la quantité utilisée. Fonseca (1995) évoque une période de l'année qui n'est pas apparue chez mes interlocuteurs : « *Erdelez est l'époque du grand nettoyage de printemps, et il faut, en vue d'un arrosage, sortir tout ce que contient la maison. Le ciment de la cour est luisant d'eau* ». Cependant c'est le cas du nettoyage des tapis, aspergés d'eau pendant des dizaines de minutes, voire pendant plus d'une heure, régulièrement tout au long de l'année.

L'évacuation de l'eau se fait en fonction de l'utilité qu'elle peut avoir. Titiana évacue l'eau de la vaisselle dans l'évier, « *pour le nettoyer en même temps* » malgré le fait que les tuyaux fuient car « *de toutes façons, je vais laver le sol de la cuisine après* ». L'eau de la toilette corporelle et du linge est souvent réemployée pour laver le sol à la serpillère. Ces eaux usées additionnées à l'eau de la vaisselle sont stockées dans un seau dédié pour être ensuite jetées aux toilettes de Titiana qui, sans chasse, nécessitent un apport d'eau pour évacuer les selles. Mais depuis que Titiana a la certitude qu'elle se fera expulser du squat, elle a renoncé à cultiver son jardin. En conséquence, au lieu de tout jeter dans les toilettes, elle verse sur le sol en terre du jardin l'huile bouillante des fritures ainsi que l'eau mousseuse mêlée aux produits ménagers. La pollution de la terre n'est plus un problème dès lors qu'il n'y a pas d'usage à en faire.

<u>Synthèse</u> :

Le nettoyage des surfaces intérieures et du linge se fait avec de l'eau mais aussi avec une quantité importante de produit ménager. Il semble que l'efficacité du nettoyage est davantage liée à l'action des produits ménagers qu'à celle de l'eau, sauf en ce qui concerne les tapis, où l'eau de rinçage peut couler pendant des heures.

L'eau pour laver le sol est souvent de l'eau réutilisée à partir d'autres tâches de nettoyage du corps ou du linge. L'eau est évacuée sur la terre de la cour de Titiana depuis qu'elle a appris son expulsion prochaine du squat.

⁂

Pour les Roms, l'eau est un élément propre en soi, mais qui véhicule facilement les pollutions physiques et symboliques. Son usage et celui des récipients qui la contiennent suivent des règles qui ne sont pas strictement formalisées, mais admises dans tous les foyers. Les Roms ont bien une conscience de l'environnement « *en amont* » comme « *en aval* » par la connaissance des puits et de l'agriculture dans leur pays d'origine, mais celui-ci cesse d'être une préoccupation lorsque la nécessité pratique d'avoir une terre ou une eau non polluée par l'activité humaine cesse. Les précautions pour la santé au moment de l'ingestion de l'eau restent par contre présentes. Ainsi, le mode de vie urbain s'inscrit rapidement dans les habitudes des Roms rencontrés qui, en avançant dans une démarche d'intégration, sont de plus en plus confrontés à l'eau comme bien économique et non plus comme ressource écologique.

3 L’économie des Roms et la consommation d’eau

L’étude de la consommation des biens en général et de l’eau en particulier par les Roms met au jour un point particulièrement intéressant dans le cadre de notre étude, que l’on pourrait résumer dans la notion de « *gaspillage* ». Cette notion dénote dans son sens historique une idéologie utilitariste économique, du moins si l’on se réfère à la définition d’un dictionnaire économique des années 1950 (Collectif, 1956) : « *Utilisation incomplète ou incorrecte des biens économiques, d'où résulte une situation dans laquelle des besoins qui auraient dû être satisfaits ne le seront pas* ». Avec la prise de conscience de la raréfaction des biens de nature écologique _ la terre et l’eau de qualité, les ressources halieutiques, etc. _, le gaspillage est devenu une notion écologique où il n’importe plus économiser la valeur monétaire des choses mais leur valeur matérielle. Le fait de trop consommer une chose ou de trop produire de déchets implique ainsi une dégradation des ressources matérielles à éviter selon les idées écologistes.

Nous verrons donc en quoi le mode de consommation des Roms est en décalage avec l’idée économique ou écologique du gaspillage et en quoi la consommation de l’eau peut être associée ou non à une surconsommation.

3.1 L’économie domestique des Roms rencontrés

Revue de la littérature sur l’économie rom

Comment les Roms organisent-ils leur subsistance et conçoivent-ils la richesse ? En quoi peut-on affirmer qu’ils vivent dans la précarité ?

Leur organisation économique est marquée par une double caractéristique. D’une part, ils sont dépendants de l’économie des « *Gadjé* » à laquelle ils doivent s’adapter, et d’autre part, ils essaient de développer et de maintenir une économie « *parallèle* », qui ne répond pas aux mêmes règles et qui les consolide en tant que groupe social uni.

Jane Okely (1983) qui a étudié les Traveller-Gypsies d’Angleterre, les décrit comme des nomades d’un type particulier : « *Alors que les autres nomades peuvent être davantage indépendants pour leur subsistance et se déplacer dans des territoires peu peuplés par d’autres, la subsistance et l’économie des Gypsies sont directement dépendantes d’une économie plus large et de la présence d’autres groupes qui leur fournissent leurs moyens de subsistance* ». Cette fin de citation pourrait caractériser les Roms roumains migrants en

France qui, bien qu'ayant abandonné depuis longtemps le nomadisme, pratiquent une forme de mobilité qui ne dépend pas des ressources naturelles mais des ressources sociales, ce qui explique leur constante adaptation au contexte local. L'économie des Roms fonctionne en effet grâce à la présence d'autres groupes non roms qui leur permettent d'avoir une clientèle et d'entretenir des échanges.

Malgré des activités économiques adaptatives, des caractéristiques communes peuvent permettre de mieux les définir : l'indépendance du travailleur, la rentabilité immédiate de l'activité, la nécessité d'une qualité relationnelle avec les clients. Pour Liégeois (2007), les « *métiers* » des Roms prennent la forme d' « *une vente, d'objets ou de services, à des clients qui ne sont ni Roms ni Voyageurs* ». La réussite matérielle de ces activités est, selon Reyniers (1998), « *subordonnée à la capacité de cerner les affaires opportunes et à la maîtrise d'un jeu relationnel. Ils doivent prendre l'initiative du contact économique avec les Gadjé et être à même de jouer un rôle, persuader, « baratiner », faire preuve d'audace et de persévérance* ».

Il est important de rappeler l'impact de la modernisation économique en Europe sur le mode de subsistance des Roms provoquée par l'industrialisation et l'urbanisation des pays d'Europe occidentale puis orientale. Par exemple en Roumanie des métiers traditionnels étaient exercés par des communautés spécifiques qui en ont adopté le nom : les « *ursari* » (montreurs d'ours), « *cărămidari* » (briquetiers) ou encore les « *căldărari* » (chaudronniers). Dans toutes les sociétés où l'économie de marché s'est développée, les métiers et savoir-faire traditionnels des Roms sont pratiquement révolus et exercés par une minorité. Selon le Comité Européen sur les Migrations (1995), « *l'origine des problèmes économiques graves que connaissent les Tsiganes aujourd'hui est à rechercher dans la difficulté qu'ils éprouvent à s'adapter aux conditions économiques contemporaines* ». Ainsi, le travail salarié ne permet pas la perpétuation du *romanès*, une manière d'être au monde spécifique, ce que Martin Olivera (2007) définit de la manière suivante : « *Le terme signifie littéralement « à la manière des Roms » : leur manière de parler d'abord, mais aussi de se marier, de manger, de travailler, de rire, de se taire, etc.* ». Olivera (2007) évoque ainsi leur situation en France qui ne leur permet pas souvent de perpétuer leur culture : « *leurs activités économiques, généralement basées sur la sollicitude (mendicité), la récupération (ferrailles), le travail intermittent sur des chantiers et, pour certains, le vol, activités effectivement libres « d'entraves sociales et de sanctions économiques », sont bien loin de valider l'idéal romanès d'autonomie* ». La « *richesse* » des Roms n'est donc pas uniquement financière, elle concerne aussi le maintien de leur identité et de leurs liens sociaux traditionnels. La perte du lien avec le groupe peut être plus préjudiciable que la précarité et le manque de revenus.

De la même manière que les Roms ont en commun une certaine manière de gagner leur vie, leur rapport à la dépense comporte aussi ses particularités.

En Roumanie, Olivera (2007) dépeint une différence très claire des comportements d'épargne entre les Roms et les « *Gadjé* » : « *l'élevage de cochons (*bale*), tâche proprement masculine dont les Roms retirent une certaine fierté, s'inscrit dans cette logique de consommation immédiate : une fois l'animal tué, la viande est intégralement consommée en peu de temps (quelques semaines tout au plus), là où les Gaže prennent bien soin d'en saler et congeler la majeure partie, pour « plus tard »* ». Alors que leurs voisins épargnent et font des dépenses prioritaires en prévision du futur, les Roms semblent dépenser sans prendre en compte les mêmes priorités, ainsi que le mentionne Olivera (2007) dans cette anecdote « [pour l'achat du costume d'un jeune homme] *les deux millions de lei ont été dépensés, sans effort... Personne à la maison n'y trouvera rien à redire alors qu'il faut rembourser de nombreuses dettes, changer la bouteille de gaz et payer le téléphone* ». Les gains sont rarement thésaurisés. Quand ils sont excédentaires, ils sont investis dans la vie communautaire ou pour afficher sa réussite sociale par exemple à travers l'achat d'une belle voiture. Notons aussi cette pratique évoquée par Williams (1984), de l'argent *« mis de côté en achetant des pièces d'or ou des bijoux : on lutte ainsi contre la prodigalité, les sollicitations des parents, on achète en même temps du prestige puisque ces bijoux seront portés par les membres de la famille « devant tout le monde* » ».

Formoso (1986) attribue ce comportement à l'éducation des enfants qui reproduit le modèle parental de la générosité : « *alors que dans les sociétés industrielles, les enfants sont habitués à contenir leurs désirs, à économiser, à prévoir, à s'adapter à une réalité « difficile », à un avenir incertain en gagnant la satisfaction de leurs besoins au prix d'efforts soutenus ; au sein de la communauté tsigane les actes de générosité […] font de l'individu un optimiste, une personne habituée à trouver autour d'elle ce que les Gadjé obtiennent généralement au prix d'efforts laborieux* ». Patrick Williams (1984) quant à lui associe ces modes de dépenses à une valorisation de l'instant présent : « *les Tsiganes, éternellement requis par l'urgence présente de leur situation face aux non-Tsiganes, sont condamnés à oublier l'Histoire des rapports entre Tsiganes et non-Tsiganes ; prêts à réagir à des conditions toujours nouvelles, ils ne peuvent s'embarrasser de la conservation d'un patrimoine ; ils n'ont pas le temps de commémorer les dates de leur existence, pressés qu'ils sont sans cesse de s'inventer* ».

Ce qu'il faut comprendre à travers l'économie des Roms, c'est que l'argent ne constitue pas dans leur vie sociale une valeur d'échange, mais une valeur d'usage dont l'accumulation, l'épargne, a rarement de raisons d'être. Comme l'explique Olivera (2007), « *Les Roms ne travaillent pas pour s'occuper les mains ou amasser de l'argent, mais afin de*

répondre à des besoins toujours particuliers ». L'usage qui est fait de l'argent implique un système de relations sociales et d'échanges particulier.

Synthèse :

- *Revenus : L'économie des Roms est caractérisée par les activités de production et d'échange ou, à défaut, de mendicité avec les «* Gadjé *». Cela implique une capacité d'adaptation au contexte local, mise à mal avec l'industrialisation de l'Europe, qui a fait disparaître de nombreux métiers d'artisanat. Les rapports sociaux traditionnels ont aussi étés impactés en faisant perdre au travail sa valeur communautaire.*
- *Dépenses : Le rapport des Roms à la dépense a également ses spécificités :*

-Ils gagnent leur vie en prévision de dépenses particulières mais ne cherchent pas à gagner un revenu régulier en tant que tel.

-Les dépenses sont immédiates et il y a peu de stockage et d'épargne.

-La pauvreté n'empêche pas que certaines dépenses importantes soient faites.

-Il existe d'autres formes d'épargne comme l'achat de bijoux en or ou l'organisation de fêtes.

Les causes de ce lien à la dépense sont associées à l'éducation des enfants (Formoso) et à la valorisation de l'instant présent (Williams).

Moyens de subsistance et revenus

Les Roms migrants rencontrent en France des conditions qui ne leur permettent pas d'avoir un travail légal. Ils sont touchés par la loi française qui impose de fortes contraintes à l'embauche aux immigrés roumains et bulgares.

Parmi les hommes rencontrés, les activités exercées n'étaient guère évoquées devant moi, mais il semble manifeste, au vu des objets en métal stockés dans les différents habitats, que la récupération de métaux est l'une des activités les plus importantes. Une seconde activité qu'il m'a été possible de constater est la revente d'objets récupérés et d'habits au marché, informel ou plus rarement formel selon le succès de leur démarche pour devenir auto-entrepreneur. Les femmes pratiquent quant à elles la mendicité, participent seules ou avec leur maris et enfants au marché aux puces et vendent dans la rue des bouquets de fleurs de saison ou des journaux. Ces activités donnent des revenus aléatoires au point qu'il arrive que des familles affirment n'avoir pas assez d'argent pour s'acheter à manger certains jours.

Certaines familles plus « *aisées* » ne considèrent pas cet état de précarité comme définitif et envisagent dans un avenir relativement proche de louer un appartement ou d'avoir un métier légal. Par exemple, Titiana semble avoir plus de ressources financières que ses

voisins du squat. Lorsqu'elle est arrivée en France avec ses parents, son frère et sa sœur, Titiana avait 10 ans. Sa famille était « *très pauvre* » et elle-même a dû interrompre sa scolarité entamée en France pour mendier avec sa mère pendant deux ou trois années. Aujourd'hui les conditions de vie familiales se sont améliorées grâce à l'obtention d'un logement social par les parents qui y ont eu droit après 10 ans de séjour en France mais aussi grâce à l'emploi à plein temps trouvé par le mari de Titiana et de sa sœur Eva depuis 2009 dans le domaine du bâtiment. Ce cas de figure n'est pas très courant, il est le résultat d'un long accompagnement par les bénévoles, d'un apprentissage à l'école, et d'une volonté de la part des Roms d'améliorer leurs conditions de vie en France par l'intégration. Dans plusieurs familles, qui sont manifestement lassées de leurs démarches pour obtenir les soins médicaux et une couverture sociale, ou par leurs activités quotidiennes très fatigantes, les personnes expriment leur désintérêt face à l'apprentissage de la langue française, malgré les insistances des bénévoles qui les aident.

Synthèse :

Les familles rencontrées gagnent leur vie grâce aux revenus du père ainsi que de la mère lorsque celle-ci n'a pas d'enfants en bas âge. Ces revenus sont souvent aléatoires car issus d'activités illégales et peu rémunératrices. Dans d'autres familles comme celle de Titiana, souvent aidées par des militants pour les démarches d'intégration et l'apprentissage de la langue, le père ou la mère peuvent être titulaires d'un emploi salarié et vivent dans de meilleures conditions.

La consommation de précarité : récupération et autonomie alimentaire

Dans ces conditions, il est indispensable de faire des économies pour la subsistance de la famille et des enfants souvent nombreux, mais celles-ci touchent certains domaines plus que d'autres.

La première source d'économie concerne l'aménagement intérieur et l'habitat autonome, qu'il n'est pas possible d'obtenir pour des raisons évidentes de manque de moyens financiers et de places disponibles pour les logements sociaux. La vie en squat implique que l'on peut perdre toutes ses affaires du jour au lendemain à cause d'une expulsion, ce que Titiana exprime de la manière suivante : « *Je laisse mes papiers importants chez mes parents qui ont un logement légal. Comme ça, si la police arrive, je prends les enfants et je pars* ». Ainsi tout l'aménagement intérieur des lieux visités évoque un habitat temporaire. Les meubles et les appareils électroménagers comme le frigo, le four

micro-ondes, les plaques électriques sont presque tous récupérés dans la rue, souvent jetés et remplacés par d'autres après être rapidement tombés en panne. Les moyens utilisés pour rendre le logement plus confortable sont sommaires et répondent à un besoin à court terme. Les murs extérieurs sont rapidement repeints en blanc pour masquer la grisaille ou les graffitis, ou à l'intérieur sont recouverts de tapis et de linoléum, tout comme le sol. Dans la cuisine et les toilettes de Titiana, du polystyrène sert à isoler les murs de l'humidité ambiante, et les fissures laissant entrer l'air froid des fenêtres sont rebouchées par de la mousse de polyuréthane. La décoration, si elle est omniprésente dans tous les foyers visités à travers les voilages encadrant des portes, les tableaux et affiches, les fleurs en plastique, les poupées, peluches et autres figurines semblent pour la plupart provenir de la récupération par leur aspect usé. Au contraire, les ensembles de vaisselle notamment les tasses et les verres dont on se sert pour les invités sont souvent achetés dans les commerces.

Façade depuis l'arrière-cour de Villejuif
Novembre 2010

La description faite par Titiana de la Roumanie montre davantage encore combien les économies sont sévères en l'absence de ressource monétaire. Selon elle, « *là-bas, on gagne entre 100 et 200 euros par mois et le prix de la nourriture est le même qu'en France* ». Par conséquent la production domestique tend vers l'autosuffisance alimentaire grâce à une basse cour de cochons, de poules et des cultures de légumes là où habitait Titiana dans son enfance. L'achat au supermarché est réduit au minimum : pas de Coca-Cola ou de jus d'oranges mais uniquement de l'eau, pas de couches mais des tissus mis en plusieurs épaisseurs que l'on lave régulièrement. Malgré ces économies, les Roms de Roumanie ne parviennent parfois pas à faire suffisamment d'économies à la campagne, ce

que Titiana interprète de la manière suivante : « *Les Roms ne cultivent pas la terre comme leurs voisins roumains. Ils ne font pas des grandes cultures. Des fois ils n'ont pas assez de récolte pour garder les graines ou les racines et replanter l'année suivante. Ils doivent tout racheter à chaque fois* ».

C'est grâce à ces économies drastiques et des savoir-faire spécifiques (construction, etc), que les familles parviennent à se maintenir financièrement.

Synthèse :

Dans les lieux visités en France, squats et terrains d'hébergement, certains domaines occasionnent des dépenses particulièrement réduites : l'habitat et l'aménagement intérieur. En Roumanie, les restrictions de consommation se font plutôt dans les domaines de la consommation courante comme l'alimentation grâce à une agriculture de subsistance.

Quelques dépenses importantes

La précarité amène paradoxalement à des dépenses qui sont qualifiées de « *superflues* » et de « *gaspillage* » par certains intervenants, par rapport à des besoins qui pourraient être considérés comme plus « *essentiels* ».

A première vue, il semble que lorsque l'argent rentre dans le foyer, c'est la jouissance immédiate des biens qui est valorisée et non pas l'épargne. Chez Titiana les revenus salariés stables de son mari, récemment embauché à plein temps, ont entraîné une modification importante des dépenses. Ainsi, Dominique Adam rapporte que « *C'est la première fois qu'elle gagnait autant. Elle a commencé à se mettre dans des dettes terribles en achetant des habits très chers, une balançoire électrique à 130 euros, des jouets pour les enfants. Dès qu'ils ont de l'argent ils vont pas le dépenser dans l'essentiel mais dans le superflu* ».

A plusieurs reprises, Titiana, qui gère les dépenses courantes, dit qu'elle n'arrive pas à faire d'économies parce qu'elle achète des produits d'hygiène ou alimentaire coûteux pour ses enfants : un savon liquide, une crème hydratante pour la peau, une boisson à la fleur d'oranger. Alors que des produits alimentaires gratuits sont disponibles, elle manque parfois de temps pour les chercher, ce qui l'oblige à en acheter. Elle affirme dépenser beaucoup pour faire « *bien manger* » sa famille contrairement à la période précédant sa conversion au pentecôtisme. A ce moment-là, où elle n'avait pas encore arrêté de fumer, si elle n'avait pas beaucoup d'argent, il lui arrivait de le dépenser pour s'acheter des cigarettes plutôt que de la nourriture pour son fils. Aujourd'hui, à côté des aides alimentaires, elle va parfois chercher à manger pour son mari et ses enfants au fast-food.

Les habits achetés spécialement pour l'église ou pour des célébrations telles que les mariages ou les baptêmes pour toute la famille constituent aussi une part importante des dépenses. Encore une fois, Titiana affirme qu'elle achète des habits pour ses enfants, ainsi que pour son mari, et elle fait apparaître dans son discours l'idée que l'argent sert à offrir et non pas à faire des dépenses pour soi-même. Ces dépenses ont été selon Titiana influencées par le pentecôtisme et son incitation aux « bonnes actions ».

Mais c'est dans les équipements qu'elle investit de plus fortes sommes d'argent avec son mari. Ils achètent une balançoire électrique pour leur bébé, et un lit pour son fils. Ils achètent aussi une voiture d'occasion, ce qui épuise presque toutes leurs économies. La voiture est en effet un élément central dans les activités économiques et du prestige chez les Roms.

Synthèse :

Dans la famille de Titiana, qui gagne mieux sa vie que la plupart des Roms migrants, les dépenses sont relativement plus importantes dans certains domaines : alimentation, hygiène, habillement, et concerne souvent les enfants. Ces dépenses ont été, selon les paroles de Titiana, influencées par le pentecôtisme et son incitation aux « bonnes *» actions.*

Les aides extérieures

Les prestations sociales, les aides associatives ou des militants de tous bords contribuent en partie au maintien d'un niveau de vie minimum chez les Roms. Cependant, peu d'entre eux arrivent à bénéficier d'un titre de séjour, encore moins des prestations sociales _ Aide médicale d'Etat, scolarisation des enfants, etc. _ difficiles à obtenir sans maîtrise de la langue et de l'écriture. Ces démarches dépendent pour leur succès de l'accompagnement des bénévoles membres de réseaux associatifs ou des travailleurs sociaux.

Les habits et les aliments du quotidien peuvent être acquis gratuitement grâce aux différents réseaux de solidarité. Les Roms s'approvisionnent souvent aux Restaurants du Cœur ou au Secours Populaire pour les aliments et les produits d'hygiène corporelle. De nombreux Roms rencontrés ont insisté sur le fait qu'ils avaient beaucoup d'habits, et il semble qu'ils ne craignent pas d'en manquer. De ce fait, les habits ont parfois une « durée de vie » très courte chez les familles roms. Dominique Adam évoque une famille avec 8 enfants vivant dans des conditions très rudimentaires sur un terrain vague à Ivry où « *les culottes et les chaussettes étaient considérés au début comme des objets jetables. Il a fallu que je leur dise pour qu'ils commencent à prendre l'habitude de les laver* ». La nourriture également est facilement jetée, ce qui oblige plus tard à son achat ultérieur au supermarché.

Par exemple, plusieurs femmes de Pierre de Montreuil jettent régulièrement des aliments encore emballés qui remplissent parfois la moitié d'un sac poubelle. Ce comportement est similaire à celui de nombreux immigrants qui n'osent pas exprimer leur refus de certains aliments reçus gratuitement grâce aux organismes caritatifs qui ne correspondent pas à leurs habitudes et à leurs goûts. L'abondance et l'absence de crainte de manquer de la part de ces habitants peuvent expliquer ce comportement qui n'aurait sans doute pas lieu sur un campement illégal éloigné des centres d'aide.

Pour les dépenses auxquelles elles ne participent pas, comme c'est le cas pour l'eau et l'électricité à Pierre de Montreuil, certaines familles ne surveillent pas leur consommation. Tout d'abord, cela a été rapporté par des personnels des MOUS, mais j'ai eu tout autant l'occasion de l'observer dans plusieurs habitats : plaques électriques et lumières jamais éteintes, chauffage poussé au maximum l'hiver et le printemps, robinet d'eau laissé ouvert en continu.

Ainsi l'aide extérieure entraîne bien souvent des comportements de surconsommation ou le jetage de choses non utilisées. Nous verrons plus loin (en partie 3.3) comment expliquer ces comportements, plus spécifiquement en ce qui concerne l'eau.

Synthèse :

Avec leur instabilité de revenus, les Roms ont souvent besoin des aides sociales et associatives pour améliorer leur subsistance. Certains biens comme les habits et les aliments peuvent être acquis relativement facilement et abondamment, ce qui provoque souvent leur jetage sans utilisation. L'eau et l'électricité, lorsqu'elles sont fournies gratuitement aux Roms, sont souvent consommées avec peu de modération.

⁂

L'économie précaire des Roms les amène à faire des dépenses adaptatives selon la situation. En Roumanie, elle s'appuie sur une plus forte autonomie alors qu'en France elle est souvent soutenue par les aides de toutes sortes apportées de l'extérieur. Les dépenses sont réglées sur les arrivées d'argent dans le foyer et l'économie des gains ne se fait pas sous forme financière mais se répercute par des dépenses immédiates.

3.2 Les rapports de don et la surconsommation de l'eau

Théorie sur le don et son application à la société rom

Le mode de production domestique (MPD) est une théorie élaborée par Marshall Sahlins (1976) sur l'économie qu'il appelle « *primitive* » de sociétés pratiquant l'autoproduction et l'échange _ en particulier des sociétés de chasseurs-cueilleurs _ et ne recherchant pas l'accumulation des richesses. Il est possible de comparer l'économie des Roms à celles-ci sur plusieurs points malgré leur intégration à l'économie de marché. Dans le cadre du MPD, Sahlins a élaboré un modèle d'échanges par le don appelé « *réciprocité* » défini comme une relation sociale entre deux parties pouvant être positive, neutre ou négative. La première réciprocité, « *généralisée* », est le champ social dans lequel le don, à caractère potentiellement altruiste, se fait sans contrepartie directe. La réciprocité « *équilibrée* » est un don suivi par un contre-don dans des délais relativement courts, elle permet de tester la capacité de retour de don de l'autre partie. Enfin, dans la réciprocité « *négative* », la relation sociale n'a pas d'importance, celui qui reçoit cherche à tirer profit de l'autre par différents procédés, du vol avec violences au marchandage. Les types de réciprocité en cours vont varier selon le degré de proximité des deux parties, comme on peut le voir sur le schéma suivant.

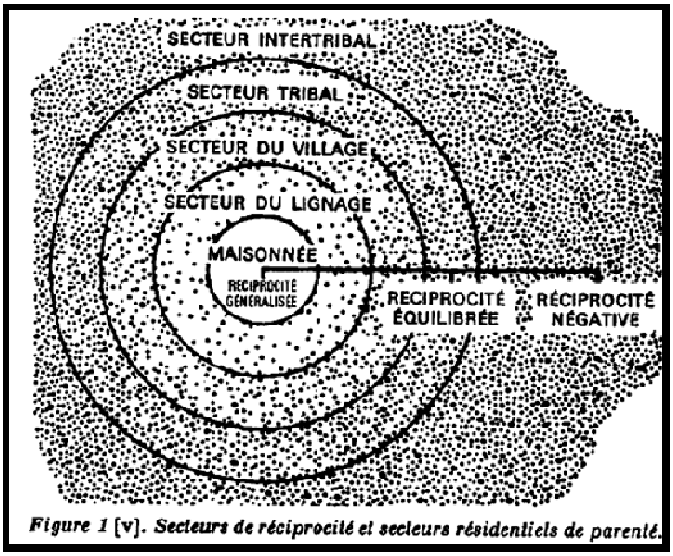


Figure 1 [v]. *Secteurs de réciprocité et secteurs résidentiels de parenté.*

Secteurs de réciprocité et secteurs résidentiels de parenté

Schéma de Marshall Sahlins, In Âge de pierre, âge d'abondance.

Bernard Formoso (1986) a tenté d'adapter ce schéma à l'économie des Gitans qu'il a étudiés dans le sud de la France. Il applique d'abord la réciprocité généralisée à la famille

qui est, selon Liégeois (2007), leur « *unité économique de base* », variable selon les situations de la famille nucléaire au réseau familial élargi. Le groupe familial a une emprise très forte sur l'individu. La honte comme la réussite d'une personne entraîne toute la famille dans la même situation. Selon Stewart (1994), les Roms ont une « *conception du monde où l'argent et sa circulation sont associés sans équivoque avec le bien commun, à la différence de notre propre discours qui tend à associer l'argent aux intérêts privés tenus pour opposés à ceux de la collectivité ».* Ainsi dans ce groupe, les échanges sont dépourvus de calculs purement financiers.

En quoi consistent les échanges au sein du groupe familial et dans la communauté ? Williams (1984) évoque la *pačiv,* une « *fête que l'on offre à quelqu'un* ». Elle se produit au sein de la communauté voire avec des Roms d'autres communautés et manifeste de la part de la famille organisatrice une démonstration de richesse et un don généralisé. Selon Olivera (2007), « *La nourriture, subsistance par excellence, fait ainsi partie de ces biens dont l'échange selon le principe de réciprocité généralisée est hautement « moralisé » et ritualisé* ». Il ajoute que « *Cette « espérance »* [de réciprocité lors du don] *se base sur l'assurance que le donataire saura et, plus encore, voudra rendre. C'est, pour les Řoma, une évidence. Non parce que les semblables sont « bons » et « prodigues », mais parce qu'ils devront se comporter ainsi, en « grands hommes »,* bare Řoma*. Ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront eux-mêmes assurer leur place et celle de leur groupe domestique dans la société des Řoma. Les semblables sont ceux avec qui je peux (et je dois) entretenir des relations gouvernées par la réciprocité généralisée, échange matrimonial inclus* ». La négociation du prestige et du pouvoir se fait donc par la prodigalité, comme c'est le cas pour les potlatchs décrits dans l'essai fondateur de Marcel Mauss (1923/1924) sur le don. De nombreuses exceptions à la règle sont exprimées. Stewart (1994) remarque par exemple chez les Roms hongrois une attitude changeante au sein du groupe familial, « *tantôt s'entraidant généreusement, tantôt mesurant parcimonieusement leurs dons aux parents afin de réserver leurs maigres ressources à la consommation domestique* ».

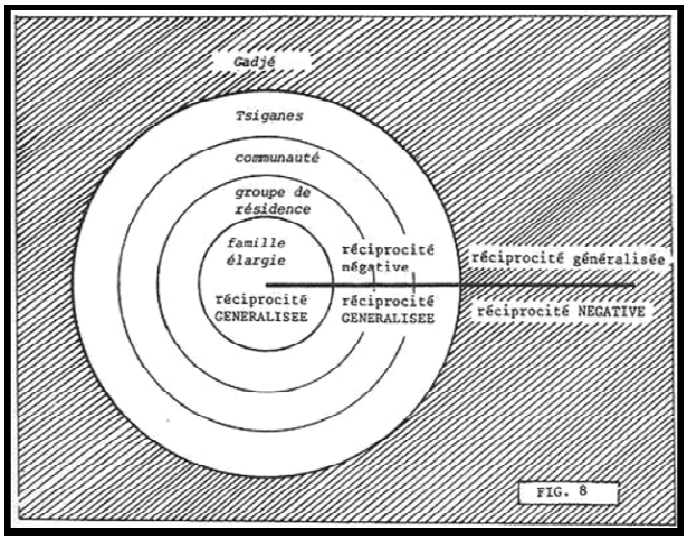
Pour Formoso la réciprocité généralisée prédomine aussi dans le groupe de résidence, la communauté et le groupe Tsigane en général, avec néanmoins une réciprocité négative existante mais minoritaire. Selon Reyniers (1998), les relations entre Roms d'un même voisinage se manifestent par l'association entre les différents membres pour la production, le partage des gains, la solidarité avec les plus vulnérables avec systèmes de collecte pour aider par exemple les familles qui ont perdu le père, les personnes isolées, etc.

Enfin la réciprocité négative prédominerait dans les rapports avec les « *Gadjé* », que Formoso qualifie de « *chicanes* », alors qu'Olivera considère qu'il n'y a pas de profit abusif, mais une conception différente de la valeur monétaire des choses. Dans les relations avec la

société extérieure à la famille une distance est plus fréquente. Par exemple, chez les Gitans (Gay y Blasco, 2004), il existe un fort antagonisme avec les Payos (équivalent des Gadjé) mais aussi avec les Gitans qui ne font pas partie de leur cercle de connaissance : les premiers ont un pouvoir sur l'accès aux « *ressources* » désirées comme le logement, le financement, le permis de vendre au marché, etc., mais les leur refusent souvent. Les seconds quant à eux peuvent poser le risque de conflits pouvant déboucher sur la violence.

Une minorité des rapports avec les « *Gadjé* » peut alors être qualifiée de réciprocité généralisée : Olivera (2007) fait ainsi remarquer que « *Les Řoma ne peuvent pas être des « amis » les uns pour les autres. C'est même une marque de distance presque insultante que de se faire « traiter » d'ami par un autre Rom (*mořo borato*), celui-ci veut alors instaurer une distance ou du mépris, et le faire savoir. Le concept d'amitié ne peut opérer que dans un univers où se déroulent par ailleurs des relations gouvernées par les réciprocités équilibrée ou négative. L'amitié est le sentiment de la réciprocité généralisée hors du lien familial, particulièrement valorisé dans la société marchande où il fait figure d'« exception sentimentale »* ».

La dichotomie est générale mais pas systématique : lors des échanges avec les « *Gadjé* » l'aspect financier prime, alors que lors des échanges internes c'est le rapport social qui importe, conformément au MPD. C'est ce que montre le schéma de Formoso, inspiré de celui de Sahlins, où l'on remarques les rapports majoritaires signalés par la majuscule.



Secteurs de réciprocité dans l'économie tsigane

Schéma de Bernard Formoso, In *Tsiganes et sédentaires*.

Synthèse :

S'inspirant de la théorie de Sahlins sur les échanges dans les économies dites « primitives *», Formoso élabore un schéma des systèmes de réciprocité chez des Gitans. La réciprocité généralisée a lieu entre membres d'une famille, d'un groupe de résidence ou à l'échelle de la communauté rom dans son ensemble, même si dans ce dernier groupe, des échanges de type réciprocité négative peuvent exister. Les Roms ont généralement des rapports de réciprocité négative avec les «* Gadjé *», à l'exception des «* amis *».*

L'entraide dans la communauté rom

La solidarité familiale joue un rôle de premier ordre dans l'économie domestique. Cette affirmation théorique s'est révélée exacte à propos de l'eau. Avant le branchement à l'eau du squat de Villejuif, la coopération était beaucoup plus marquée dans le cercle familial que dans le groupe de résidence. Ceux qui avaient un meilleur accès à l'eau la donnaient aux plus démunis sans demander de contrepartie, malgré le fait que l'eau soit parfois payante. Alors que les autres familles étaient contraintes à chercher l'eau dans les parcs, faute d'avoir de la famille en meilleure situation, Titiana s'approvisionnait pour son foyer auprès de ses parents, l'eau étant alors transportée en voiture par son père ou son mari dans de grands bidons. Seules les situations d'urgence, comme celle ayant précédé leur installation au squat, où une trentaine de personnes s'était réunie chez les parents de Titiana pendant près d'un mois, rompent ces barrières de solidarité « *ordinaire* ».

Cependant les rapports familiaux ne sont pas toujours si soudés. Je me rendrai compte plus tard qu'Eva, sa sœur aînée, est aidée par sa belle-mère qui garde très régulièrement ses deux enfants, ce qui lui permet de disposer de son temps plus librement. Au contraire, la belle-mère de Titiana qui réside en Roumanie et qui ne souhaite pas venir en France, ne lui fournit pas cette aide précieuse. Quant à la mère des deux sœurs, Titiana dit qu'elle ne garde presque jamais leurs enfants, ce qu'il est possible d'interpréter avec l'aide de la littérature existante. En effet, concernant les Roms abruzzains d'Italie et les Gitanos d'Espagne (cf. Manna, 1997 et Gay y Blasco, 2004) les règles de résidence sont virilocales. Le couple marié vient donc généralement s'installer auprès des parents du mari, ce qui peut être associé à la représentation décrite par Manna (1997) de la transmission des caractères héréditaires par l'homme seul, la femme ne faisant que porter l'enfant. Ainsi, il existe peut-être une extension de la règle virilocale aux fonctions parentales, notamment en ce qui concerne la garde des petits-enfants.

Cependant, les relations entre parents et enfants mariés sont souvent marqués de tensions diffuses, malgré la solidarité et l'entraide prédominantes. Titiana se plaint que ses parents ne l'aident pas suffisamment, par exemple ne lui permettent pas facilement d'utiliser

leur machine à laver le linge ce qui l'oblige à laver le linge à la main. De l'autre côté, sa mère critique les enfants d'aujourd'hui qui manquent de « *respect* » pour leurs parents, signifiant par là qu'il y a une perte d'autorité sur le choix de mariage de leurs enfants. Les parents de Titiana ont eu un mariage arrangé alors que cette dernière a choisi son mari contre la volonté de ses parents.

Titiana explique ainsi que « *Quand on est dans le besoin on cherche à obtenir les choses pour soi avant tout, pas pour ses enfants* », en évoquant son père qui ne lui amène pas des meubles de récupération alors que c'est son activité principale et qu'elle en aurait besoin. Cette situation fait écho au rapport Rues et Cités disant que « *l'extrême misère réduit aussi les systèmes de solidarités traditionnelles et entraîne des conflits divers au sein des familles et/ou avec des gardiens* ».

Dans le groupe de résidence, la réciprocité généralisée est également dominante, mais sous certaines conditions. La solidarité s'exerce au-delà du champ familial lorsque les voisins s'entendent bien, ce qui n'est pas le cas à Villejuif. Titiana raconte avec émotion comment, dans son village d'origine, ses voisins roms qui étaient encore plus pauvres que ses parents, donnaient parfois de la nourriture aux trois enfants de sa fratrie plutôt qu'à leurs propres enfants quand ils avaient faim. Elle rajoute aussi qu'elle souhaite amener aujourd'hui des habits et des jouets à cette famille pour qui elle ressent une reconnaissance et qui vit toujours dans la misère.

La réciprocité concerne enfin les moments de convivialité. Lorsque des personnes sont reçues au domicile, il est important de montrer des signes d'abondance et sa capacité à recevoir : les verres de coca sont remplis à ras bord, la nourriture distribuée au-delà des besoins. Les enfants semblent d'ailleurs acquérir très tôt des réflexes de dons et de générosité envers les visiteurs selon mon expérience personnelle.

Parallèlement à cela, le partage des possessions et des espaces sanitaires existe mais de manière limitée entre les familles du squat de Villejuif. L'appartement de Titiana est doté de meilleures conditions que les autres car elle a une benne à ordure pour sa famille alors que les cinq autres familles s'en partagent deux, elle a un espace entre les arbres pour installer les fils à linge alors que les familles des étages n'ont que des terrasses pour le faire, et elle possède des toilettes alors que les habitants de l'étage inférieur n'en ont pas. Elle partage partiellement ces possessions avec les autres familles, mais en posant des conditions car elle craint de subir des préjudices. Les fils à linge doivent être laissés libres lorsqu'elle en a besoin. Elle se plaint que ceux qui utilisent ses toilettes ne nettoient pas après eux. Elle ne veut pas que les voisins jettent leurs affaires dans la benne, ce qu'ils font parfois, alors que les familles ont chacune une benne à ordure attribuée qu'elles remplissent

parfois à ras-bord du fait de leurs activités de récupération d'habits. Dans ces conditions où le partage est accepté mais suscite des réticences, le conflit peut facilement s'élever.

Synthèse :

La réciprocité généralisée concerne en priorité les membres d'une même famille les plus rapprochés, ou le réseau familial de l'agglomération parisienne. L'entraide peut concerner aussi le groupe de résidence en dehors du lien familial, mais est souvent limitée par des conditions particulières. Parfois la solidarité au sein de la famille élargie, voire entre parents et enfants, peut s'amenuiser du fait de la précarité.

La solidarité des « Gadjé » pour l'eau

Les Roms ne sont plus dans une situation d'égalité comme à l'époque des fontaines publiques à Montreuil, mais se retrouvent aujourd'hui à solliciter le voisinage ou à demander aux militants qui les visitent régulièrement pour obtenir de l'eau. Alors que les Roms s'entraident, les « *Gadjé* » donnent. Dans cette logique du don, la dépendance est le problème majeur. Elle peut être source de comportements ressentis par ceux qui donnent comme abusifs ou irresponsables de la part des Roms qui tendent parfois à une forte consommation ou à une absence de reconnaissance exprimée.

L'usage qui est fait du don n'est pas neutre. En effet, en particulier lorsqu'il s'agit de l'eau, essentielle à la propreté corporelle et à l'alimentation, le don repose sur une attente qui si elle n'est pas respectée peut être vécue comme un abus.

Ainsi, dans un village de Puisaye (Alain Epelboin, communication personnelle), un vétérinaire voit un terrain jouxtant son cabinet occupé sans son autorisation par des nomades avec caravanes, gens du voyage ou Roms migrants, cela n'a pas été possible de connaître leur identité. Mis devant le fait accompli, il autorise un séjour limité mais en précisant qu'il ne fournit ni l'eau ni l'électricité. Quelques jours plus tard il subit un branchement électrique sauvage qui altère le fonctionnement de ses ordinateurs et une demande d'eau pressante « *pour laver les enfants* ». Il accepte cette dernière au nom d'une solidarité élémentaire. En fait, lui-même d'idéologie écologiste, il constate avec horreur que l'eau est « *gaspillée* » pour laver les voitures et les caravanes au jet. Cette anecdote illustre bien les points de vue différents et la façon dont le comportement des Roms peut casser des solidarités potentielles ou peut-être dans certains cas créer des conflits sur des quiproquos. Cependant, il est facile de s'imaginer que les comportements vis-à-vis de la solidarité des

« *Gadjé* » sont différents d'un groupe à l'autre, ne serait-ce que du fait que dans chaque pays où ils se sont installés, les Roms ont dû s'adapter à des réactions très variées.

Dans un degré moins important, le don sans réciprocité mais sans « *abus* » ressenti constitue aussi une réciprocité négative. Dans ce cas, la solidarité vient spontanément des « *Gadjé* » et se manifeste par une tolérance à des comportements qui ne sont plus considérés comme abusifs mais associés à une situation d'urgence.

A Montreuil, un incendie ayant mis à la rue un groupe de Roms pendant l'été 2010, la mairie fait appel à des associations disposant de locaux pour les loger temporairement. L'une d'entre elles, la Maison ouverte, association culturelle dont les locaux appartiennent à la paroisse protestante de Vincennes, accepte d'accueillir pendant 15 jours un groupe de 35 personnes dans leur local destiné à l'entraînement théâtral, avec une cuisine et des toilettes avec lavabo. Durant cette période, les membres de l'association ont laissé le groupe dans la plus grande intimité. Avela, permanente de l'association pendant cette période, explique que suite à la venue de ce groupe, l'association a reçu une facture d'eau de 1000 Euros, ce qui correspond environ à 250 mètres cubes d'eau, une consommation qui laisse penser que les robinets ont pu être laissés ouverts pendant de longues périodes. La facture a été payée par l'association ainsi que de nombreuses personnes ou organismes qui ont partagé les frais par solidarité. Avela n'a pas sollicité les Roms pour participer au paiement, car, dit-elle, « *ça ne m'est même pas venu à l'idée parce qu'ils vivent dans un tel état de misère* ».

Dans les cas où les « *Gadjé* » acceptent de fournir l'eau à des Roms, la gratuité semble en effet de rigueur. Quelle que soit la « *note* », l'eau est considérée par les « *donneurs* » comme un bien « *vital* » qui ne peut être vendu. Dans les systèmes « *archaïques* » décrits par Mauss, « *Le don non rendu rend encore inférieur celui qui l'a accepté, surtout quand il est reçu sans esprit de retour* ». Cette conception semble pouvoir s'appliquer peu ou prou aux Roms aujourd'hui, Dominique Adam estime ainsi que le don des bénévoles suit une logique contre-productive pour les Roms eux-mêmes : « *Notre implication change le comportement des gens. Je pense qu'il faut éviter de tomber dans l'assistanat. Plus on les aide pour les lessives, moins on les incite à les faire soi-même, ils se laissent aller. Par exemple, j'ai remarqué que la mère de famille d'Ivry qu'on* [les militants] *aide quotidiennement commençait à délaisser ses enfants pendant qu'on prenait soin d'eux* ». Pour que l'aide soit vraiment utile, il faut apporter son soutien mais sans trop en faire pour ne pas rendre dépendant. Il faut tisser des liens d'égalité, mais sans avoir d'attente en retour pour éviter des déceptions « *sentimentales* » qui sont souvent vécues par les militants lorsqu'ils se rendent compte que les Roms qu'ils ont pris en amitié ne leur donnent pas de nouvelles ou ne les remercient pas.

Les familles quant à elles réagissent différemment au don, certaines sont très reconnaissantes et d'autres voient les militants qui les aident « *comme des points d'accroche qu'on utilise quand on en a besoin, mais pas comme des amis* » comme le dit Dominique Adam. Il s'agit souvent de familles qui se trouvent dans la plus grande misère, ce qui est un trait socio-économique et non culturel.

Dans un autre degré, le rapport des Roms au don peut-être assimilé à une forme de réciprocité généralisée, en ce sens il peut s'accompagner d'une relation amicale.

Le comportement de Titiana face au don d'eau se démarque de celui des autres familles puisqu'elle refuse de demander de l'eau aux voisins du squat car cela lui ferait « *honte* ». Il est en effet difficile de demander de l'eau dans un contexte hostile où leur présence même suscite la désapprobation des riverains. Autour de plusieurs lieux d'installation de Roms à Montreuil, le voisinage dans son ensemble se plaint des mauvaises conditions sanitaires qui favorisent la prolifération de rats et les propriétaires de la dévalorisation de leur bien. Pour mieux comprendre les relations de voisinage des Roms, on peut faire un rapprochement avec la mendicité. Estera, jeune femme du terrain des Murs à pêches, ne veut pas être reconnue par les personnes de son quartier lorsqu'elle mendie et préfère s'en éloigner. Ces gênes et réticences montrent que dans le cas où les quémandeurs sont sédentaires et attachés à leur quartier, le don est perçu comme une situation indigne et qui ne participe pas à l'intégration locale.

Face à une majorité de personnes passives ou réticentes à aider les Roms du voisinage, une minorité leur apporte un soutien important établissant de véritables rapports de confiance. Ce sont souvent des militants associatifs, pas toujours centrés sur l'aide aux immigrés, qui connaissent bien les Roms du quartier voire de la ville. Leur rapport au don est différent. S'ils sont capables de donner beaucoup et régulièrement pour les aider dans un quotidien très difficile _ en faisant des lessives en remplissant des bidons d'eau, en accueillant des enfants pour qu'ils prennent leur douche _, ils tentent surtout de résoudre le problème de l'accès à l'eau auprès de la mairie. Les militants s'efforcent de ne pas rendre les familles roms dépendantes d'eux.

Synthèse :

Le don de l'eau à des Roms peut être considéré comme une réciprocité négative dans certains cas où les Roms consomment de l'eau sans modération, et provoquent chez celui qui donne un sentiment de gaspillage économique ou écologique de la ressource. Ce type de don est contre-productif pour les Roms qui tombent dans la dépendance, ce qui accrédite l'hypothèse que ce comportement de « gaspillage *» est davantage associé à une condition socio-économique qu'à un trait culturel.*

Dans des cas, moins fréquents, le don de l'eau se rapproche d'une réciprocité généralisée. Par exemple, les Roms qui ont noué des liens d'amitié avec des militants apprennent à moins consommer et sont accompagnées vers l'autonomie pour l'eau.

Vers la consommation « responsable » de l'eau

Les gestionnaires des MOUS et les élus de Montreuil, qui partagent la volonté de réduire la consommation d'eau des Roms, ont conscience d'un système qui favorise de bien plus gros consommateurs dont les élus ont eux-mêmes conscience, ce qui est exprimé par l'élue déléguée au développement durable de Montreuil de cette manière : « *Au niveau du SEDIF, les industriels paient l'eau à un tarif préférentiel par rapport aux ménages du fait de leur plus grande consommation, c'est une aberration ! En tout cas sur le thème de l'eau, les points de vue social et écologique vont dans le même sens* ».

Quel que soit leur comportement en France, il faut revenir à notre première partie où il était question de la gestion publique de l'eau et du contexte de vie en Roumanie des Roms rencontrés. Les intervenants français que j'ai rencontrés ont souvent conscience de ce contexte. En effet, celui-ci permet d'expliquer en partie pourquoi il n'est pas dans l'habitude de certains Roms de maîtriser sa consommation d'eau. L'élu délégué aux populations migrantes à Montreuil émet l'hypothèse que ces habitudes sont propres aux habitants de l'ancien système socialiste où *« l'eau et l'électricité étaient gratuites. J'ai connu ça en Bulgarie. On ne se pose absolument pas la question s'il faut fermer le robinet ou pas* ». En Roumanie, comme nous l'avons vu, le contexte d'origine des Roms migrants est similaire : l'eau tirée du puits est gratuite, et lorsqu'on y a accès par le réseau public elle est très bon marché. Le même élu évoque aussi la situation de précarité des Roms qui vivent en France depuis longtemps : « *C'est des gens qui sont déstructurés pour le moment. Il y a 10-15 ans qu'ils sont dans l'errance, et pas dans le voyage, en France* ». L'habitude de l'assistance publique, de la gratuité de l'eau et la grande précarité sont trois facteurs qui contribuent à déresponsabiliser la frange des Roms la plus démunie.

Plusieurs possibilités existent pour faire participer les Roms au paiement de la facture d'eau dans une démarche d'intégration vers un logement autonome, dans un contexte où de nombreuses familles ne peuvent pas assumer le coût réel de leur consommation. A travers les exemples qui suivent, on constate que leur consommation d'eau dépend étroitement de leur niveau de participation au paiement des factures.

Dans le cadre de la MOUS, l'association de logement locatif La Cité Myriam a décidé de faire payer un euro par jour par famille pour l'eau, l'électricité et la « *location* » des

caravanes. Cette mesure symbolique vise à habituer les familles à effectuer régulièrement ce geste. A Pierre de Montreuil, les familles sont toutes de bonne volonté pour payer, même les plus démunies selon Clarissa, travailleuse sociale de l'association. Néanmoins cela ne contribue pas à diminuer la consommation d'eau, au point que Clarissa fait une fois un lapsus et parle de « *source* » quand elle veut dire robinet, car les robinets coulent souvent comme des sources sans que personne ne pense à les fermer, ce qu'elle et d'autres travailleurs sur le site rappellent parfois aux adultes sans que cela ne se transforme en habitude. Les gestionnaires réclament à la mairie l'installation de robinets-poussoirs, qui sont très efficaces pour les économies d'eau. Cependant, cette mesure technique n'est sans doute pas efficace pour modifier les habitudes et pour faire prendre conscience du « *gaspillage* ». Clarissa explique alors la pédagogie qu'elle souhaite mettre en place : « *On va d'abord leur montrer combien leur consommation coûte réellement, par exemple quand ils lavent un tapis et qu'ils laissent couler énormément d'eau* ».

A Villejuif, les familles ne paient qu'une partie de la facture d'eau, proportionnellement au nombre de membres de leur famille, le reste étant assumé par la mairie dans le cadre d'un contrat qu'elle a fait signer aux familles. Dans ce squat, j'ai remarqué une consommation extrêmement modérée de l'eau dans les usages du quotidien et le robinet restait en permanence fermé. La crainte de la mairie était néanmoins que cette aide crée un « *appel d'air* » en incitant à un don d'eau à des familles extérieures au squat, ce qui ne s'est semble-t-il pas produit, sinon dans des proportions réduites.

Dans d'autres habitats encore, la facture d'eau est entièrement payée par les Roms. Colette Lepage parle d'une famille qu'elle connait depuis plus de 10 ans, qui consommait « *énormément d'eau* » à chacune de ses visites chez elle. Quand ils se sont autonomisés en s'installant dans une maison « *bail précaire* » et après des premières factures très élevées, ils ont « *vite* » appris à maîtriser leur consommation et se comportent « *normalement* » maintenant. Pour elle, c'est « *la logique de l'assistanat* » qui entraine des situations de consommation excessives.

Pour les Roms, confrontés à des changements fréquents de situations, l'eau est consommée parcimonieusement lorsque les conditions sont difficiles ou que l'eau est payante. Lorsque l'accès est gratuit au contraire, la fermeture des robinets n'est pas surveillée et le robinet coulant en continu pour certains usages comme le lavage des tapis ou les jeux d'eau des enfants n'est pas un sujet de préoccupation. Ce que recherchent les services sociaux et municipalités, la modération dans l'usage de l'eau en tant que ressource payante, ne semble possible que lorsque les usagers de l'eau sont responsabilisés et qu'est mis en place un processus global de sortie de la précarité qui seul peut accompagner un changement des mentalités. Ces aspects psycho-socio-économiques concernent les Roms

comme ils pourraient concerner d'autres populations précarisées. Mais ils nous ont aussi permis de comprendre quel est leur rapport mutuel au don et comment les personnes en contact avec les Roms perçoivent leurs usages.

Synthèse :

Les municipalités et les gestionnaires des MOUS souhaitent accompagner les Roms vers une réduction de leur consommation d'eau pour réduire leur propre facture, ce qui nécessite un accompagnement. Au vu des exemples, les consommations se réduisent proportionnellement à leur degré d'autonomie dans le paiement des factures d'eau.

Les raisons du « gaspillage »

Il convient maintenant de comprendre « *de l'intérieur* » la consommation de l'eau et sa perception par les Roms.

Les travailleurs sociaux de la MOUS estiment que les adultes ne sont pas très soucieux, ou ne comprennent pas pourquoi il faut fermer les robinets. Pour les Roms de Pierre de Montreuil, les robinets sont laissés ouverts par les enfants qui ne sont pas toujours contrôlés des adultes sur l'espace du terrain, malgré la surveillance diffuse permanente. Titiana proteste vivement à l'idée que les Roms laisseraient les robinets ouverts et me dit que cela arrive lorsque les enfants ont envie de jouer l'été par exemple, mais qu'elle n'a jamais vu ça dans les différents lieux où elle a vécu. Certes, la consommation de l'eau n'est guère surveillée par les adultes, cependant c'est surtout dans les cas où la vie en collectivité perturbe les conditions de vie qu'il y a des dysfonctionnements dans le paiement des factures et la consommation d'eau. Au cours d'une réunion de la MOUS, Martin Olivera, qui est coordinateur de l'« *équipe tsigane* » de l'association Rues et Cités, évoque les divers problèmes associés aux comportements sur le terrain : « *Les difficultés rencontrées proviennent peut-être davantage de la vie en collectivité et ne préjugent en rien de la capacité d'intégration* ».

Le « *gaspillage* » de l'eau ne semble donc pas perçu par les Roms, mais c'est aussi une notion relativement inadaptée si l'on se réfère aux usages qu'ils en font. Dans leur quotidien, les Roms m'ont en effet parus souvent très économes, avec des pratiques adaptées à un contexte où l'eau n'est pas présente en abondance et où elle n'est pas disponible à l'intérieur du domicile, mais par des robinets d'eau froide, à l'extérieur ou éloignés de l'habitat.

Iulia du squat de Villejuif fait ainsi remarquer qu'elle ne consomme en tout et pour tout que l'équivalent de deux bidons d'eau, qui contiennent à eux deux 45 litres, par jour pour

sa famille de sept personnes, et que sa consommation n'a pas augmenté depuis que l'eau est arrivée au squat par un simple robinet dans la cour, alors qu'elle vit au premier étage. Selon elle, « *Si ma famille ne consomme pas plus d'eau depuis, c'est parce qu'on n'en a pas besoin de plus. Surtout sans lave-linge et sans douche* ».

Dans toutes les familles rencontrées, la vaisselle est faite dans une marmite, le nettoyage corporel et du linge se fait dans des petites bassines en plastique servant de *tub*[7] ou des baignoires pour bébés en plastique. Au squat de Villejuif et sur le terrain des Murs à pêches, l'eau ne suit pas un circuit simple où chaque utilisation aboutit à l'évacuation. Auparavant, elle est réutilisée une ou plusieurs fois. L'eau du bain, de la vaisselle, ou de la lessive est souvent réutilisée pour laver le sol, puis jetée dans les toilettes pour évacuer l'eau sale qui sans chasse ne peut pas être évacuée.

La récupération de l'eau de pluie, qui sert à la lessive ou la vaisselle, est aussi une pratique répandue, que j''ai vue dans trois établissements différents. A Villejuif, elle a été abandonnée sitôt l'eau courante venue, ce qui semble démontrer que les Roms ont un « *savoir-faire* » en matière d'économie d'eau, mais qu'ils ne s'en servent que dans les situations où l'eau est une ressource contraignante à s'approprier ou qu'ils en assument tout le coût. Lorsqu'ils disposent pour la première fois d'eau courante chez eux ou en tant qu'invités, il est facile d'imaginer que le plaisir associé à ce confort nouveau domine toute autre considération d'économie.

Au contraire, certaines pratiques fortement consommatrices d'eau se font dans les lieux qui disposent d'eau courante et d'un tuyau d'arrosage, été comme hiver. Il s'agit par exemple du nettoyage de tapis qui sur les terrains de la MOUS est l'un des principaux points où leur « *gaspillage* » est remarqué par les visiteurs. Le tapis est posé directement sur le béton du sol ou sur une couche de linoléum, et il est frotté avec un balai-brosse, l'eau coulant en continu pendant une demi-heure ou plus.

Synthèse :

- *Les robinets sont souvent laissés ouverts pendant plusieurs heures lorsque, comme sur les terrains de la MOUS, la vie en collectivité rend difficile le contrôle des enfants et provoque des négligences associées au manque d'appropriation et de responsabilisation sur les espaces communs.*
- *Dès que les Roms n'ont pas de douches chaudes ou de machines à laver le linge, ils utilisent très peu d'eau, connaissant les pratiques économes. Au contraire certaines*

[7] Terme anglais désignant une cuvette arrondie et large qui, posée sur le sol, servait au nettoyage corporel à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle en Europe. Ici, l'usage est le même, mais la cuvette est plastifié et plus étroite, étant sans doute destinée à d'autres usages que la toilette corporelle.

pratiques associées à l'usage d'un jet d'eau sont fortement consommatrices et compensent ces usages économes comme le lavage de tapis.

- *Il a été remarqué une absence générale de conscience de l'eau comme ressource écologique mais c'est l'apprentissage du coût économique réel de l'eau qui est le plus efficace pour changer les comportements de «* gaspillage *» de l'eau.*

⁂

La consommation de l'eau répond à une gestion des biens économiques basée sur leur fluctuation : elle est parfois très importante et parfois très faible. Le fait que les sociétés Roms vivent habituellement « *sur la ressource Gadji* » (cf. partie 3.1) s'additionne peut-être au contexte spécifique de dépendance et de grande précarité pour expliquer leur relative indifférence aux demandes de restriction de consommation de la part des travailleurs sociaux.

Points de vues sur le rapport des Roms à l'environnement naturel

Des ethnologues ont déjà abordé sans l'approfondir la question du rapport des Roms à l'environnement naturel. Tout d'abord, Reyniers (1992) affirme que « *La lutte contre la raréfaction des biens est organisée à très grande échelle par les Gadjé et les Tsiganes ne maîtrisent pas les caprices de la nature* ». Il souligne ainsi l'idée que les Roms ne s'impliquent pas dans un monde, dont la nature et l'écologie feraient partie, maîtrisé par les « *Gadjé* ». Ainsi, l'idée que leurs gestes individuels auraient un impact sur l'environnement global leur serait étrangère.

Cette vision, très théorique, ne semble pas tout à fait satisfaisante : les interactions avec la nature et son contrôle direct existent réellement. Il n'est qu'à revenir à l'ouvrage de Williams (1993) qui évoque les Manouches du Massif Central à propos de « *leur goût pour les haltes en pleine campagne, leurs talents de chasseurs et de pêcheurs, leur fine connaissance de la flore et de la faune de cette région* » pour les rencontrer. Cependant, l'évolution très rapide des modes de subsistance des Roms de plus en plus liés à l'espace urbain les distancie de ces savoirs écologiques.

Williams (1993) émet l'idée que les Roms s'approprient, mais d'une manière détournée, le monde « *des Gadjé* » : « *Non pas en tant que concurrents des Gadjé dans la conquête de la nature, sa mise en valeur ou sa transformation, mais selon des voies et des modes qui leur sont propres et que les Gadjé ne saisissent pas* ». Williams exprime ces voies comme étant caractérisées en apparence par le « *vide* » ou l'« *absence* », notamment à travers les manifestations du deuil ritualisées par des silences et des abstinences individuelles et par l'effacement des traces du défunt. Cette non intervention apparente dans « *le monde des Gadjé* » se manifeste de différentes manières chez les Roms. Ainsi, ils s'installent dans les interstices urbains, récupèrent et recyclent les objets délaissés, base de leur subsistance en milieu urbain, et ne s'intéressent pas à la production et à l'accumulation, mais davantage à l'économie familiale.

Le rapport des Roms migrants rencontrés à leur environnement ne suit certes pas les règles établies par les « *Gadjé* » concernant le « *développement durable* », mais il n'a pas d'effet fondamentalement positif ou négatif, puisque variant entre des restrictions du quotidien, un recyclage des déchets et des « *surconsommations* » occasionnelles de produits qui abondent.

Conclusion

Dans quelle mesure la précarité des Roms influence-t-elle leurs usages et leur consommation d'eau ? En quoi ces comportements de consommation présentent-ils un décalage avec le reste de la société et les idées communes sur la préservation des ressources naturelles ?

Ce questionnement qui a traversé mon étude de part en part ne permet pas de réponse facile. Au final, cela semble même préférable de ne pas en donner du tout car chaque situation particulière est une réponse en soi-même et leur généralisation risquerait de rajouter un préjugé à tous ceux que subissent déjà les Roms, aux cultures si diverses.

Les comportements des Roms avec l'eau varient. Dans certaines situations, celles où l'accès est limité, celles où ils doivent assumer la facture, les pratiques pour économiser l'eau existent bien, et ce sont parfois les mêmes que celles qui sont valorisées par des personnes soucieuses de l'écologie comme la récupération de l'eau de pluie ou les toilettes sèches. Cependant, ces pratiques ne reflètent pas chez les Roms une représentation de l'eau comme ressource limitée, c'est les difficultés d'accès ou de paiement de l'eau qui priment.

L'idée d'économiser une ressource pour des raisons écologiques paraît étrangère à la culture des Roms. Leur rapport à la nature et à la pollution semble s'appuyer sur une conception d'extension infinie des ressources, comparable en cela à leur rapport aux « *Gadjé* », considérés comme étant à la base de la subsistance des Roms en tant que clients ou donneurs charitables selon les situations, et semble-t-il toujours imaginés comme « *riches* ».

A mon sens, cette conception peut avoir deux explications :

_D'une part, celle d'une vie majoritairement basée sur les économies et les restrictions, en décalage avec la « *richesse* » de la société qu'ils côtoient. La consommation des biens dépend étroitement du rapport économique à l' « *autre* », à la société des « *Gadjé* » : lorsque ces biens sont donnés aux Roms mais que leurs conditions socio-économiques ne s'améliorent pas, ils ne ressentent pas l'intérêt d'une contrepartie ou d'une responsabilisation de leurs comportements.

_D'autre part, l'économie des Roms très éloignée des idées sur l'utilitarisme et de l'épargne pour l'avenir, où au contraire le partage et la générosité démultiplient les richesses, inciterait plutôt à une impression d'infinité des ressources naturelles.

Ainsi il n'est pas aisé de trouver une réponse à la question de l'origine des comportements sporadiques de « *gaspillage* », mêlant à la fois les conditions de vie précaire, la culture collective, et le rapport économique aux « *Gadjé* ».

Cependant, loin de me sentir limitée, j'ai utilisé ce questionnement pour aller au cœur d'autres problématiques. Au fil des visites et des lectures, j'ai élargi mes thèmes d'enquête, qui devaient se centrer sur l'eau, au contexte de vie des Roms migrants rencontrés. Ce choix m'a semblé judicieux car il a permis d'avoir un aperçu des chaînes de causalité des comportements des Roms et d'aborder la problématique plus large des problèmes de préjugés et de discriminations dont ils sont souvent les victimes. Or ce thème illustre l'ampleur des décalages entre les sociétés roms et la société d'accueil, qui aujourd'hui en France se manifestent par des tensions et des difficultés pour les Roms d'accéder au soin, à la scolarisation et de maintenir une résidence fixe sur le territoire national.

Sur le thème de l'eau, l'enjeu est moins crucial car nous l'avons vu, l'approvisionnement en eau est toujours possible, quoique parfois très contraignant. Les tensions, qui dans ce cas peuvent se réduire à de simples mésententes, sont donc également moindres. En revanche, l'étude des décalages de comportements concernant les usages de l'eau a permis de croiser le problème de la mixité sociale et de l'intégration avec celui de la gestion commune d'une ressource, ce qui, à mon sens, est un thème intéressant à exploiter pour l'écologie politique et la résolution des conflits locaux.

Pour approfondir sur le thème du rapport des Roms à la pollution de l'environnement et à la préservation des ressources naturelles, il serait possible de mener une étude sur leur rapport à l'environnement du point de vue des représentations de la nature idéalisée et de la nature « *proche* », notamment celle qui subit des dégradations et du comportement avec cet environnement de pollution ou d'attention selon le statut de résidence (légal/illégal, immigré/national, usage agricole ou artisanal des terres, etc.) selon les méthodes qui seraient moins basées sur des observations et davantage sur des entretiens semi-directifs mises en place dans l'étude présentée par Bernadette de Vanssay (2006).

Des études pourraient viser plus précisément des projets écologistes avec les Roms comme celui de la mise en place d'un site d'agriculture urbaine exploité par une famille rom dans le Haut-Montreuil avec l'association Ecodrom, ou bien la place de l'environnement et de l'habituation aux comportements « *écologiques* », en particulier sur la gestion des déchets et des économies d'eau, dans les processus d'insertion des Roms mis en place par les associations et les municipalités.

Bibliographie

Eau

BACHELARD G. 1941. *L'eau et les rêves*. Paris, José Corti.

GOUBERT J.-P. 2006. L'eau et le changement, entre transcendance et réalités. In : GELARD J.-P. (dir.) 2006. *L'eau, source de vie, source de conflits.* Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

GOUBERT J.-P. *2008. Une histoire de l'hygiène. Eau et salubrité dans la France contemporaine*. Paris, Hachette, coll. « Pluriel ».

SHOON G. 1991. « Histoire d'eau ». In : *Chroniques Montreuilloises.* Montreuil,Société des Amis du Vieux Montreuil.

SMETS, H. 2006. L'accès à l'eau potable, un élément dans la lutte contre la fracture sociale. Association pour le Contrat Mondial de l'Eau. Disponible sur http://www.acme-eau.org/L-ACCES-A-L-EAU-POTABLE-UN-ELEMENT-DANS-LA-LUTTE-CONTRE-LA-FRACTURE-SOCIALE_a161.html. Version du 30 mars 2006.

SMETS, H. 2007. Le rôle des municipalités et des collectivités dans la mise en œuvre du droit à l'eau. *Droit de l'environnement,* 146.

De VANSSAY B. 2006. Représentations de l'eau et comportements. In : GELARD J.-P. (dir.) 2006. *L'eau, source de vie, source de conflits.* Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

VIGARELLO G. 1985. Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Age. Paris, Seuil.

WHO / UNICEF Joint Monitoring Program for Water Supply and Sanitation. 2010. *Estimates for the use of Improved Sanitation Facilities – Romania*. Disponible sur : http://www.wssinfo.org/fileadmin/user_upload/resources/ROU_san.pdf

WHO / UNICEF Joint Monitoring Program for Water Supply and Sanitation. 2010. *Estimates for the use of Improved Drinking-Water Sources – Romania*. Version mars 2010. Disponible sur : http://www.wssinfo.org/fileadmin/user_upload/resources/ROU_wat.pdf

WHO / UNICEF Joint Monitoring Program for Water Supply and Sanitation. 2010. *Progress on sanitation and drinking water*. Version mars 2010. Disponible sur : http://www.wssinfo.org/fileadmin/user_upload/resources/1278061137-JMP_report_2010_en.pdf

Sciences sociales et économiques

ASSEO H. 2010. Le nomadisme sans frontière est un mythe politique. *Le Monde Magazine.* 4 septembre 2010.

BARTHOU E. 2008. L'espace urbain et l'espace rural en Roumanie : un fossé considérable. *Actes des 2èmes journées de recherches en sciences sociales INRA SFER CIRAD*. 11 & 12 décembre 2008. Lille.

BENARROSH-ORSONI N. 2007. *De la rue au squat. Domestiquer les espaces de vie des familles rom à Montreuil-sous-Bois.* Mémoire de Master 1 d'ethnologie, Université Paris X-Nanterre.

BOUILLON F. 1997/1999. *« De l'exclusion à la débrouille : l'exemple des squats marseillais ».* DEA de sciences sociales, SHADYC-EHESS.

BORDIGONI M. 2001/2. « Terrain désigné », observation sous contrôle : quelques enjeux d'une ethnographie des Tsiganes. Presses Universitaires de France. *Ethnologie française*- Tome 37.

CHAIX C. 2008. *Les associations de solidarité avec les Roms migrants en France : des représentations collectives à l'action associative*. Grenoble, Mémoire de l'Institut d'Etudes Politique de l'Université Pierre Mendès France.

COLLECTIF, sous la direction de Jean Romeuf. 1956. *Dictionnaire des sciences économiques.* T. I : A – I Paris PUF.

COMITE EUROPEEN SUR LES MIGRATIONS. 1995. *La situation des Tsiganes (Roms et Sinti) en Europe*. Conseil de l'Europe. Texte adopté lors de la 541e réunion des Délégués des Ministres.

DOUGLAS M. 1971. *De la souillure*. Paris, Editions la Découverte.

DURANTEAU C. 1999. *La santé des gens du voyage. Approche sanitaire et sociale*. Paris, L'Harmattan.

EPELBOIN A. 1998. Culture, environnement et péril fécal : réflexions anthropologiques. *Bull. Soc. Path. Ex. 1998 n° 91, 5-5bis.*

FONSECA I. 1995. *Enterrez-moi debout : L'odyssée des Tziganes*. Paris, Albin Michel.

FORMOSO B. 1986. *Tsiganes et Sédentaires, la reproduction culturelle d'une société*. Paris, L'Harmattan.

GAY Y BLASCO P. 1997. « Être une vraie femme gitane ». In : *Etudes Tsiganes* n°10.

GAY Y BLASCO P. 2004. Love, Suffering and Grief among Spanish Gypsies. In : K Milton and M Svasek (eds.). *Mixed Emotions: Anthropological Studies of Feeling*. Oxford et New York, Berg.

HASDEU I. 2006a. Ethnicité et genre dans les jupes des femmes. Le cas des Roms kaldarari de Roumanie. *Revue Etudes Genres*. Université de Lausanne.

HASDEU I. 2006b. *Bori, r(R)omni et Faraoance. Genre et ethnicité chez les Roms dans trois villages de Roumanie*. Thèse, faculté des lettres et sciences humaines, institut d'ethnologie, Neuchâtel.

JAULIN B. 2000. *Les Roms de Montreuil-sous-Bois, 1945-1975.* Paris, Autrement.

KOVACS-BOSCH A. 1995. *La réforme des Tsiganes : du retranchement identitaire à l'accession à la modernité. Etude des rites du pentecôtisme tsigane*. Mémoire, EHESS.

LAIME M. 2010. Les Roms du canal de l'Ourcq. *Carnets d'eau,* In : Les Blogs du Diplo. Version du 17 mai 2010. Disponible sur : http://blog.mondediplo.net/2010-05-17-Les-Roms-du-canal-de-l-Ourcq.

LIEGEOIS J.-P. 2007. *Roms en Europe.* Strasbourg, Editions du Conseil de l'Europe.

LIEGEOIS J.-P. 2009. *Roms et Tsiganes*. La découverte, collection Repères.

MANNA F. 1997. Les espaces du féminin parmi les Roms abruzzains. In : *Etudes Tsiganes* n°10.

MAUSS M. 1923/1924. *Essai sur le don*. PUF, éditions quadrige.

MILLER C. 1975. *Gypsies, tinkers and other Travellers*. Londres, Academic Press.

OKELY J. 1975. *Gypsy Women*. Edited by shirley Ardener. Malaby Press.

OKELY J. 1983. *The Traveller-Gypsies*. Cambridge, Cambridge University Press.

OLIVE J.-L. 2003. Approche discrète d'un anthropologue au seuil de l'altérité. Conjugalité et parentalité, famille et communauté, le dedans et le dehors du monde gitan. In : *Spirale* n°26

OLIVERA M. 2007. *Romanès ou l'intégration traditionnelle des Gabori de Transylvanie*. Thèse de doctorat. Université Paris X Nanterre.

OLIVERA M. 2009. Introduction aux formes et raisons de la diversité Rom roumaine. In : *Etudes Tsiganes* n° 38.

OLIVERA M., BIDET M., COUSIN G., DELEPINE S., GUYON R., LEGROS O. et RITZ V. 2010. Roms : la liberté d'en parler, le devoir de s'informer. *Le Monde.* 20 septembre 2010.

PETONNET C. 1985. *On est tous dans le brouillard : ethnologie des banlieues*. Galilée.

REYNIERS A. 1992. *La roue et la pierre. Contribution anthropohistorique à la connaissance de la production sociale et économique des Tsiganes*. Paris, thèse de doctorat, Université de Paris V.

REYNIERS A. 1998. Quelques jalons pour comprendre l'économie tsigane. In : *Etudes Tsiganes* n° 12.

ROMEUROPE. 2010. *Rapport sur la situation des Roms migrants en France 2009/2010*. Collectif National Droit de l'Homme Romeurope.

SAHLINS M. 1976. *Age de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*. Paris, Gallimard. Collection Bibliothèque des Sciences Humaines.

SLAVKOVA M. 2008. Se comporter en évangéliste : modèles et règles de la culture alimentaire. In : *Etudes Tsiganes n° 31-32* .

STEWART M. 1992. “I can't drink beer, I've just drunk water” : Alcohol , purity and commensality among hungarian Rom. In : Dimitra Gefou-Madianou (ed). 1992. *Alcohol, Gender and Culture*. Londres et New York, Routledge.

STEWART M. 1994. La passion de l’argent. Les ambiguïtés de la circulation monétaire chez les Tsiganes hongrois. In : *Terrain n° 23*. Paris, Mission du patrimoine ethnologique.

STEWART M. 1997. *The time of the Gypsies*. Boulder, Colorado, Westviewpress.

SUTHERLAND A. 1975. *Gypsies : The hidden Americans*. New York, The Free Press.

VIGARELLO, 1985. Le Propre et le sale. L’hygiène du corps du moyen âge à nos jours. Editions du Seuil.

WILLIAMS P. 1984. *Mariage tsigane: une cérémonie de fiançailles chez les Rom de Paris.* Paris, L’harmattan/SELAF.

WILLIAMS P. 1993. *« Nous, on n’en parle pas » Les vivants et les morts chez les Manouches*. Editions de la Maison des sciences de l’homme.

YOORS Y. 1990. *Tsiganes : Sur la route avec les Rom Lovara*. Paris, Editions Phébus.